

LA SOUMISSION

EUGEN URICARU

LA SOUMISSION

Traduit du roumain par Marilyn Le Nir

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Ouvrage traduit avec le soutien du Centre national du livre (CNL)

La publication du présent ouvrage a bénéficié d'un soutien
de la Fondation Leenaards.

Titre original : *Supunerea*

Copyright pour l'édition originale
© 2006 by Eugen Uricaru

© 2013, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-88250-297-1

ZÉRO

Aucune comparaison entre le malheur qui avait frappé Petra Maier et la désillusion que subissait Neculai Crăciun ! La mort totalement imprévue de Cezar Maier l'avait ramené les pieds sur terre avec une violence telle que pendant tout l'enterrement, et même après, il avait été incapable de prononcer un seul mot, ne serait-ce que pour consoler cette femme ; il s'était contenté de lancer un vague regard, tout en se demandant comment lui, un homme avec tant d'expérience et un sens de la réalité hors du commun, avait pu s'imaginer que dans cette malheureuse bourgade de Peta il aurait pu se trouver quelqu'un qui compte un tant soit peu pour lui. Il s'était laissé entraîner comme un idiot dans un jeu d'illusions, de fantasmes, de superstitions et d'aberrations qui berçaient une poignée de malheureux, des gens qui n'étaient personne, et ce, pas seulement aux yeux de l'Histoire, non, tout simplement des riens, des nuls. Voilà ! Il avait cru décrocher la timbale. Un gamin qui bredouillait des choses sur ce qui allait arriver aux autres aurait été une chance, un pouvoir extraordinaire : il suffisait de le comprendre. Il aurait été capable de le comprendre, à condition que ce fût vrai. Qu'il existât quelque chose. Mais les dons de cet enfant n'étaient que des terreurs, des fantasmes. Les seuls à en tenir compte étaient les craintifs, ceux qui étaient ravagés de méfiance, qui

avaient des raisons valables d'avoir peur. Grancea, le grand chef qui l'avait envoyé à Peta, avait peur de ce qui était arrivé dans son passé. Cezar et Petra Maier, eux, avaient peur de ce qui allait se passer dans un avenir qu'ils étaient incapables de voir – c'est un comble ! Dans toutes les histoires qu'on racontait sur eux, on disait la même chose : le seul avenir qu'ils ne pouvaient voir, c'était le leur. Neculai Crăciun savait qu'il n'appartenait ni au passé ni à l'avenir, il était l'homme du présent, l'homme parfait, idoine, irremplaçable.

Il n'y avait presque personne à l'enterrement. En fait, s'il n'avait pas été là avec quelques mendiants, les fossoyeurs, le prêtre, le sacristain, on aurait pu dire qu'il n'y avait personne. Petra Maier aurait été absolument seule. Elle était même plus seule qu'elle ne l'imaginait, car Neculai Crăciun avait déjà son billet de train dans la poche. Il ne voulait pas faire venir une voiture de Timișoara, parce qu'il avait besoin d'un jour ou deux pour réfléchir et trouver une issue à l'imbroglio dans lequel il était empêtré.

En sortant du cimetière, Neculai Crăciun alla directement à la gare et ne revint à Peta que plus de vingt-cinq ans après. Il ne pensait pas que ce jour viendrait. Entretemps, il avait trouvé la trace des coffres-forts de la poste, il n'avait mis la main dessus qu'en février 1990. Alors, il avait fait un voyage en Autriche, vendu ce qui était vendable, acheté ce qu'il fallait pour ouvrir un magasin de pièces détachées, d'huiles et de voitures d'occasion à deux pas de la dernière station-service sur la route de Stămora Moravița. Il était retraité, mais sa retraite était peu importante, elle lui payait juste ses cigarettes. Il fumait parce qu'il était tout le temps sur les routes, tantôt chez les Serbes, tantôt chez les Hongrois ou encore en Allemagne. Il estimait qu'il avait du succès et il était persuadé de le mériter.

Grancea avait été grièvement blessé vers la fin des événements¹ et était mort à l'hôpital, celui que lui-même avait fait fermer dès qu'il y avait eu les premiers blessés et les premiers morts. Cette précaution venait de son côté insatiable : tout le

1. Révolution roumaine de décembre 1989, qui débuta à Timișoara. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

concernait et il rendait compte de tout. Or ces blessés et ces morts ne dépendaient pas de lui. « Ils n'ont qu'à les emmener à l'hôpital militaire, ils sont des leurs », avait-il décidé, pensant que ce serait mieux. Ce fut pire. Il ne sortit plus de la salle où il ne connaissait personne, mais où tous le connaissaient, y compris les aides-soignantes qui apportaient l'urinal. Il ne pensait pas que ce serait la raison même de sa mort, parce qu'il saluait tout le monde mais personne ne voulait lui répondre – on l'évitait ou faisait semblant de ne pas le voir. Au moment où il commença à aller vraiment mal, tous crurent qu'il simulait, juste pour attirer l'attention, pour éveiller un peu de compassion. Quand ils se rendirent compte de ce qui se passait, c'était trop tard et tout le monde trouva que ce qui venait d'arriver était stupide, tout bonnement stupide. Ils le sortirent de la salle et le remplacèrent par un soldat souffrant de jaunisse qui aurait normalement dû être hospitalisé à l'hôpital militaire, mais ce dernier était fermé à cause de l'enquête sur les victimes de la répression.

Après l'enterrement, Petra Maier resta seule, aussi seule que peut l'être un humain. Elle se mit à attendre. D'abord elle avait attendu le résultat de l'autopsie de son fils. Elle n'était pas d'accord pour cette autopsie, mais quelqu'un avait insisté, « on ne meurt pas soudainement, comme ça, dans son sommeil, à l'âge de Cezar, il doit y avoir quelque chose, et ça intrigue aussi ceux de la... Bon, on va faire une autopsie, un point, c'est tout »!

Elle avait attendu le résultat, qui lui apprit ce qu'on savait déjà : « Cause de la mort : inconnue ». Elle ignorait qu'à la demande d'une personne à qui l'on ne pouvait rien refuser on avait prélevé des échantillons de tissus et de sang qui furent archivés à Mina Minovici¹, où ils restèrent de longues années sans que personne y touche. Une analyse poussée, c'était cher et, surtout, il fallait en faire la demande. Petra Maier aurait eu la priorité pour l'exiger, mais elle s'était résignée à sa solitude et contentée du miracle d'avoir trouvé un travail à la ferme de l'intendance du Parti, où l'on élevait des visons et des renards argentés. Pour tous ceux qui y entraient, l'odeur était insupportable. Pas pour elle. Elle travaillait aux cuisines et elle

1. Institut national de médecine légale.

pouvait jurer que la nourriture pour les animaux était meilleure que celle de la cantine. C'étaient des bêtes capricieuses et malades qui coûtaient une fortune.

Si elle n'avait pas fait la demande d'analyses, Neculai Crăciun, encore moins; il voulait oublier le plus vite possible son égarement trop humain. « Non, mais! Vous pouvez croire ça? Vous laisser aller à écouter des bruits qui courent dans un travail de renseignement? J'ai perdu la raison, c'est tout, cette folle m'a jeté le mauvais œil! » disait-il encore de temps à autre, quand il était seul et ivre. C'est pur hasard si, un jour, un doctorant est tombé sur le dossier de Cezar avec les prélèvements, l'a lu et s'est mis au travail.

Ses conclusions furent considérées comme une preuve typique d'amateurisme dans la recherche et ne furent nullement utilisées dans sa thèse qui traitait d'un sujet lié à la lymphogranulomatose et à l'anémie pernicieuse. Le résultat auquel était parvenu le jeune doctorant était scandaleux : ce garçon serait mort soit de faim, soit d'une maladie génétique rarissime présente dans un groupe ethnique sibérien, la maladie de Derrick-Wouterman, sous une forme non agressive. Le symptôme caractéristique en est, chez les enfants, même pubères, la perte de connaissance due à une difficulté de liaison entre l'oxygène et l'hémoglobine. Ce phénomène est aggravé par la malnutrition. Il était évident que ce doctorant avait fait une erreur quelque part ou qu'il avait truqué les preuves, parce que Cezar, même s'il était maigrichon, ne pouvait pas être considéré comme sous-alimenté, et, par ailleurs, que serait venue faire cette ethnie sibérienne à Peta?

Toutes ces choses, Petra Maier ne les a jamais sues, et d'ailleurs elle n'avait aucun moyen de les savoir. Neculai Crăciun, lui, aurait pu les apprendre mais il avait presque complètement oublié Cezar et Petra Maier. La seule chose qu'il avait retenue de cet épisode provincial, c'était que Teodor Grancea avait gardé le silence environ cinq minutes après qu'il eut fini son rapport, en concluant par une phrase qu'il avait mûrement réfléchi : « Il n'y a plus personne à Peta en dehors de Petra Maier pour savoir ce qui s'est passé là-bas après la guerre et tout ce qu'elle sait, je le sais moi aussi. » Teodor Grancea était resté silencieux cinq longues minutes puis il avait dit : « Donc, tout ce qu'elle sait, tu le sais aussi et

ce que vous savez tous deux, je le sais aussi. Voilà! » Neculai Crăciun était sorti du bureau de Grancea avec l'assurance qu'il n'aurait pas d'avancement aussi longtemps que celui-ci occuperait ce bureau, mais qu'il ne serait pas non plus mis à la porte, comme tant d'autres. Il n'avait qu'à attendre. Et il avait attendu, tout comme Petra Maier. À cette différence que lui n'était pas sorti dans les rues pendant ces jours-là, plus de vingt-cinq ans après l'enterrement de Cezar. Petra Maier, elle, était sortie dans la rue, elle n'avait pas eu peur, elle était allée exprès à Timișoara. Seulement, il y avait eu un moment où elle avait senti tout le sang descendre de sa tête dans ses jambes, incapable de proférer le moindre son, incapable de bouger, elle était comme un cadavre qui respirait. C'était le moment où, emportée par la vague, elle s'était retrouvée dans les bâtiments de l'Opéra, tout le monde parlait, tout le monde s'agitait, personne n'était capable de faire quoi que ce soit, mais tous savaient qu'ils avaient raison et qu'il allait arriver quelque chose d'extraordinaire – ils resteraient en vie, en dépit de ce que n'importe quel esprit lucide eût pu leur dire : les chars avaient déjà quitté Cluj en direction de Timișoara, pour les réduire en miettes. C'était un moment où seules la confiance et la foi pouvaient se faire entendre.

C'est alors qu'elle avait perçu une voix qu'il lui semblait connaître. Elle ne l'avait plus entendue depuis des dizaines d'années, c'était la voix qui l'avait expédiée tout droit au Dal'stroï¹, dans la taïga, une voix pleine d'assurance, bien qu'un peu plus rauque, moins riche en inflexions. Mais c'était cette même voix métallique, marquée du même accent didactique et mou de toujours : « Et celle-là, que fait-elle là? Toute sa vie elle a été à leur service, tantôt à la garnison soviétique, tantôt aux syndicats, tantôt au Parti... Je la connais, moi, elle n'est pas des nôtres, elle est des leurs. Vigilance, messieurs, vigilance, ne nous laissons pas infiltrer, vous avez entendu, des chars, des hélicoptères, des terroristes, soyons unis et vigilants. »

Elle n'avait pas osé tourner la tête, elle savait que c'était lui, Pantelei Marcencu. Il était très apprécié, il avait fait de la

1. Le Dal'stroï était une organisation soviétique qui créa des dizaines de camps de travail en Sibérie (principalement dans la région de la Kolyma).

prison à l'époque de Dej¹, pas longtemps, juste assez pour être écouté, maintenant, avec dévotion.

Elle n'avait pas attendu que quelqu'un lui dise de s'en aller. Elle était partie seule, se glissant le long du mur de l'Opéra, la place était bondée, les gens attendaient le premier discours libre, dans une ville qui, si elle ne l'était déjà, allait devenir libre.

Petra Maier arriva sans encombre à Peta, où tout le monde se tenait devant les écrans de télé. Il faisait si chaud qu'elle s'était assise sur un banc public dans le jardin aux arbres dénudés, attendant que quelqu'un vienne, de la Mairie ou du Parti, pour dire ce qu'il fallait faire. Personne ne vint. Par toutes les fenêtres on entendait les radios et les téléviseurs au maximum de leur puissance. S'ils ne participaient pas directement, les gens avaient besoin de se sentir impliqués, de se remplir les oreilles, de voir, d'imaginer.

Elle était restée dans le jardin public jusqu'au matin et, au cours de la nuit, elle avait cru reconnaître la voix de Marcencu, il faisait sans doute une déclaration à la télévision. « Quel âge peut-il bien avoir ? » se demanda Petra Maier. Peu importait. « Ils l'enterrent en fanfare. »

Deux semaines plus tard, la ferme avait été rachetée et Petra Maier avait été mise à la retraite. Elle en avait l'âge. Quand les renards et les visons s'étaient mis à mourir à qui mieux mieux, quelqu'un émit l'avis que ce pourrait être à cause de la nourriture, personne ne savait ce qu'il fallait leur donner à manger ni en quelle quantité et les bêtes devenaient enragées et se déchiquetaient les unes les autres. Ils cherchèrent tant qu'ils purent dans la paperasse et finalement ce quelqu'un, peut-être, se souvint de Petra Maier, la cuisinière de la cantine du Parti, de la maison d'hôtes et de la ferme. Ils la cherchèrent dans tout Peta. Aucune trace. Le comble, c'est qu'ils ne trouvèrent personne qui s'en souvînt. La caisse de retraite leur fit savoir officiellement qu'elle n'avait pas retiré un sou des sommes qui lui revenaient et entretemps le leu² avait passablement dégringolé. Le seul signe indiquant l'existence de Petra

1. Gheorghe Gheorghiu-Dej (1901-1965) : Premier secrétaire du Parti communiste (chef du gouvernement) de Roumanie de 1955 à 1965.

2. Monnaie roumaine.

Maier, c'était que, parfois, quelqu'un grommelait : « Qui ça, la mère de Cezar ? » Et les nouveaux venus à la ferme demandaient : « Mais qui c'est, ce Cezar ? » La personne haussait les épaules : « Hé, qui ça, son bâtard, comme qui dirait. Mais il avait un don. C'est dommage qu'il soit mort, il aurait pu faire du bien à pas mal de gens. Pas à lui-même, mais à tout le monde, oui. Comme qui dirait, il aurait pu sauver n'importe qui, tout le monde. On dit qu'il connaissait les règles pour savoir comment apporter le salut au monde. Mais est-ce que ça en vaut vraiment la peine ? » Bien que les personnes aient été différentes, toutes s'exprimaient de la même manière. C'est ce qui faisait finalement douter du don de ce garçon, depuis longtemps passé au rang des défunts, et même de sa banale existence. En quelques mois, la ferme fit faillite et à sa place on ouvrit un dépôt de voitures d'occasion et de pièces détachées pour autos, filiale d'une grosse boîte de Timișoara.

C'était la seule preuve que le fils de Petra Maier savait ce qu'il disait, quand il parlait de l'avenir des autres. C'était une preuve que le propriétaire n'avait aucune envie d'évoquer, et aucun intérêt à le faire.

Tout ce qui était arrivé jusque-là avait été prévisible. Tout le reste ne pouvait plus être prévu. Au début, c'étaient seulement des rumeurs, que la plupart des gens prenaient pour de simples rumeurs et si ce n'en était pas, de toute façon, ils n'y pouvaient rien. Ils s'étaient trompés et il était dans la nature humaine de se tromper.

I

La rumeur selon laquelle il y avait tout de même encore un moyen d'en sortir avait affolé tout le camp. Le 10 août 1945, 3762 femmes entre dix-huit et quarante-cinq ans n'avaient rien d'autre en tête que de vérifier si ce que l'on disait était vrai, à savoir que les femmes enceintes, celles qui pouvaient prouver qu'elles étaient enceintes, seraient libérées et renvoyées chez elles. Les frais de voyage seraient à la charge des personnes en cause. Mais qui allait s'arrêter à de telles objections? Ce détail donnait une aura de crédibilité à la rumeur, pas beaucoup, juste assez pour faire perdre la tête aux détenues de l'unité 27 du Dal'stroï, Direction générale des camps, GOULAG.

Aucune des détenues ne savait précisément où se trouvait, à proprement parler, ce camp. Après deux semaines de voyage en train, toujours vers l'est, avec de brefs arrêts au cours desquels on leur donnait de l'eau et une marmite de soupe avec des morceaux de betteraves à moitié crues et des épiluchures de pommes de terre qu'elles partageaient soigneusement – distribution surveillée par des yeux affamés –, ainsi que des tomates vertes au vinaigre abominablement salées, la soif torturante et le martèlement saccadé des roues les avaient plongées dans un état d'hallucination collective. Arrivées au camp après ce périple, au cours duquel environ un quart d'entre elles étaient mortes, d'épuisement ou par volonté de mourir, elles s'étaient

rangées en colonnes, silencieusement. Elles travaillaient en silence, mangeaient en silence et c'est encore ainsi, secrètement, que l'une ou l'autre se retirait dans le coin le plus sombre de la baraque pour mourir. On ne les retrouvait que le lendemain parce qu'elles n'étaient pas présentes à l'appel. Le décompte était refait deux fois, afin d'éviter les erreurs, puis « l'équipe sanitaire » ou *sanitarki* (quatre femmes de chaque baraque, tous les jours différentes : c'était une manière de tromper la monotonie) entrait dans la baraque et sortait les cadavres sur le flanc gauche de la bâtisse. Le décompte recommençait et quand on arrivait à la dernière de la rangée, une rouquine hongroise, avec des taches de rousseur – on aurait dit une juive, mais elle ne l'était pas, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle s'était retrouvée au Dal'stroï 27, à trois cents kilomètres des marais du Tioumen plus au sud et plus à l'est –, criait dans un russe approximatif le nouveau nombre de l'effectif. La plus jeune des *sanitarki* continuait le décompte en montrant chaque cadavre du doigt.

C'est ainsi que débutait chaque journée. À chaque jour qui passait le nombre diminuait et à l'heure de l'appel il faisait de plus en plus noir. Petra Maier, de la baraque numéro six, considérait qu'elle avait eu de la chance. C'est elle qui, faisant partie de l'équipe de *sanitarki* la veille, avait appris par *tiotia*¹ Sacha (une Bessarabienne mobilisée dès 1940 comme agent sanitaire dans l'armée Rouge, arrivée on ne sait pourquoi dans ce camp en tant que chef du *sanitpunkt*), pendant les quelques secondes où elles s'étaient trouvées face à face, que les « femmes enceintes » s'en allaient. « Elles ne sont pas bonnes pour le travail, on leur fait un contrôle », avait-elle murmuré. *Tiotia* Sacha parlait roumain mais elle ignorait si ce qu'elle avait dit avait été compris par l'une des quatre *sanitarki* et elle ne savait pas très bien pourquoi elle l'avait dit. La différence entre elle et les autres détenues était minime mais décisive. Elle savait que jamais elle ne serait ramassée dans une baraque par une telle équipe. Pour le reste, tout était pareil. Elle ne sortait pas en forêt, avec la colonne de détenues, pour scier les troncs abattus par on ne savait qui. Elles savaient toutes que cela avait été fait par des hommes, détenus eux

1. « Tante » en russe.

aussi, mais la distance entre ceux qui avaient abattu les arbres et celles qui les tronçonnaient se mesurait en dizaines de kilomètres ou en journées de marche. Les femmes venaient après les détenus et le seul signe prouvant qu'ils existaient était qu'elles trouvaient parfois sur les troncs des noms entaillés dans l'écorce, ou des mots obscènes. Elles caressaient du bout des doigts les lettres incrustées à la hâte dans l'écorce rugueuse, recouverte de mousse. Parfois on les devinait à peine et elles ne savaient pas si ce qui leur arrivait était bien ou mal, elles sentaient juste une onde de chaleur parcourir leur corps et leurs yeux s'humecter. C'était le secret de toute une journée pour celle qui trouvait une telle trace masculine. Puis, le soir, avant de dormir, la chanceuse du jour se décidait à partager sa découverte avec ses compagnes de baraque. Presque chaque jour, l'une d'entre elles annonçait qu'elle avait quelque chose à dire. Petra Maier n'avait jamais trouvé de trace des bûcherons, pas un mot, pas un nom, pas une éraflure. Elle avait pourtant été très attentive, chaque jour, à chaque arbre. Certes, il n'était pas donné à tout le monde de trouver de telles traces. L'abattage d'un arbre « sur pied » a ses règles. On ne pouvait écrire son nom ou griffonner un mot pornographique que dans les brefs moments où l'on faisait une entaille à la partie opposée de la coupe principale du tronc. Là, dans cette petite fente, on introduisait des coins, des morceaux de branche pour l'équilibre, et dans ces moments de flottement on pouvait graver quelques lettres. Certains, plus rapides, selon les dires des chanceuses, inscrivaient aussi leur date ou leur lieu de naissance. C'est ainsi que plusieurs fois il était arrivé que des cris d'une joie désespérée retentissent dans la baraque, quelqu'un avait reconnu le nom d'un mari, d'un frère, d'un père ou d'un fiancé.

Petra Maier, qui n'avait jamais trouvé de telles inscriptions, pensait que c'était dû au fait qu'elle arrivait rarement à scier la base des arbres, là où le tronc est plus épais. D'habitude la tâche qui lui était dévolue était de couper les branches ou les parties supérieures. On aurait pu croire que c'était plus facile, mais ça ne l'était pas. L'extrémité de l'arbre se trouvait toujours sur de la terre battue, l'endroit était sec, nettoyé. La cime et les branches étaient toujours dans la boue à l'odeur lourde qui débordait des moindres creux, ou dans les

broussailles épineuses qui avaient envahi les endroits plus secs de la taïga infinie. Elle n'avait jamais trouvé la moindre griffure qui ait un sens et assez vite elle s'était mise à avoir des doutes. Quelque chose n'était pas net : celles qui trouvaient ce genre d'inscriptions étaient toujours les mêmes, des Souabes de Hongrie, toutes du même coin, de quelques villages aux abords de la frontière autrichienne. Elles se connaissaient bien et Petra avait même l'impression qu'il y avait entre elles une entente destinée à leur donner du courage ou l'illusion de bonnes nouvelles. Elle n'aurait pas pu en jurer, mais les découvertes et les cris venaient toujours sans exception des lits près de la porte de la baraque, précisément de là où montaient parfois des bribes de cantiques en allemand.

Elle ne pouvait pas dire que ces cris ne lui faisaient pas de bien, mais elle ne savait pas si ces chants, qui commençaient dès l'extinction des feux et duraient tout au plus dix minutes, étaient des chants de funérailles ou de messe dominicale ; en tout cas, ils étaient porteurs d'un frémissement exaltant, même si elle n'y comprenait rien. Elle se débrouillait dans le dialecte parlé dans sa région par les Souabes magyarisés : au moment de la cession du nord de la Transylvanie, sa famille avait fui de Carei dans le Banat et s'était réfugiée à Peta, chez un cousin de sa mère qui possédait un magasin. Mais ces Souabes du côté de Győr parlaient une tout autre langue. Elle-même avait peut-être appris une langue différente dans la rue, avec les enfants des Allemands du côté de Sătmar.

Elle était torturée d'envie de trouver, elle aussi, au moins une fois un nom, un mot, fût-il cochon, cela n'avait pas d'importance, l'important était qu'il fût écrit par une main humaine et que cela prouvât, rappelât, qu'il y avait tout de même d'autres gens au monde, en dehors des détenues et des gardiens. Peut-être aussi était-ce parce qu'elle n'avait jamais rien trouvé qu'elle s'était mise à douter de la vérité de ces découvertes. Elle avait commencé à avoir des soupçons et à se convaincre que ces maudites Allemandes avaient mérité d'être déportées – elles se serraient trop les coudes, elles s'en fichaient du reste de la baraque, jamais personne en dehors de ces Souabes de Győr n'avait trouvé une connaissance, un fiancé, un frère ou un père, donc n'avait pu avoir un instant de joie, d'espoir, de confiance de ne pas rester seule au

monde. Le fait que même ici, au camp Dal'stroï 27, les Allemandes aient *réussi*, réussi à organiser leur malheur, pouvait les rendre haïssables. Petra Maier ne les haïssait pas, mais elle avait commencé à croire qu'elles avaient mérité leur sort. Celles-ci le méritaient, mais pas elle. C'était une injustice criante de se retrouver là, parce qu'il aurait dû n'y avoir que des Allemandes, des Souabes, des Saxonnes, des filles de la communauté des Zipzer, ou peut-être quelques Hongroises, en tout cas pas elle, Petra Maier, qui était Roumaine.

Elle était arrivée dans ce camp parce qu'elle avait tardé à aller chercher sa carte d'identité. Petra connaissait bien le commissaire adjoint Telescu, le chef de la circonscription de police, c'était un des habitués du bistrot attendant à l'épicerie du cousin de sa mère, Nicolae Scurtu. D'ailleurs, le bistrot appartenait surtout à Nicolae, en dehors d'une part dans laquelle la famille Maier avait placé tout son argent quand elle avait fui de Carei. En même temps qu'eux, deux médecins, un fonctionnaire des impôts, un avocat et le professeur de physique de Petra, Silviu Moldovan, étaient venus de Carei. Le professeur avait tout de suite retrouvé un poste au lycée de Peta et la possibilité de continuer à persécuter Petra, la menaçant de ne pas l'autoriser à se présenter au baccalauréat si « elle ne mettait pas sa tête à contribution pour comprendre à la fin des fins ce qu'était un travail mécanique ». À cause du professeur de physique, elle avait traîné avant d'aller retirer ses papiers d'identité à la police où monsieur Telescu l'attendait, comme il le lui avait fait remarquer, moitié plaisantant, moitié sérieux, en sirotant son spritz¹ bien frais à la table pleine de mouches et de taches, devant l'établissement. C'était sa manière de récompenser l'amabilité d'oncle Nicolae qui était prêt à lui offrir gratuitement autant de spritz qu'il voudrait en boire. Monsieur le commissaire adjoint en aurait bu pas mal, pas pour la gratuité, mais parce qu'il aimait ça ; seulement comme il était gras et que, cet été-là, la canicule leur était tombée dessus, il transpirait sans discontinuer. Or, cela ne se faisait pas de marcher dans la rue avec un veston mouillé de sueur sous les bras et sur la poitrine. Si bien qu'il se reposait plus qu'il ne buvait et presque tous les jours il lui

1. Mélange de vin blanc et d'eau de Seltz.

disait : « Mademoiselle Petra, passez donc me voir pour être en règle avec l'état civil, parce que, hé! hé! vous êtes majeure maintenant, hé! hé!... »

Comme la physique de Moldovan lui avait donné du fil à retordre, elle avait négligé les dires du commissaire adjoint, ou plutôt elle n'y avait pas prêté attention. Mais deux semaines avant l'examen elle avait vu au tableau d'affichage du lycée – un panneau fait de planches jaunes, morceau d'une panoplie apportée du château du comte von Kollwitz, maintenant abandonné, pillé, et qui avait même failli brûler – une annonce stipulant que les élèves majeurs devaient se présenter devant la commission munis d'une carte d'identité délivrée par la police. Les autres, avec leur certificat de baptême. Pas moyen d'y couper. Après s'être farci la tête avec la physique de Moldovan il n'aurait plus manqué que des embrouilles avec les papiers pour l'empêcher de se présenter au baccalauréat. Si bien que, le lendemain du jour où elle avait vu l'annonce, elle était allée tout droit à la police. Il restait exactement treize jours avant l'examen.

La police de Peta était installée dans une maison de Souabes abandonnée par ses propriétaires l'année passée, aussitôt après les combats de la fin août, quand les Allemands, avec quelques unités de cavalerie hongroise, avaient tenté une offensive contre Timișoara. L'ancien bâtiment de la police avait alors été détruit à coups de canon, tirés d'un char arrêté justement dans la vigne du comte von Kollwitz. Elle n'avait pas vu la police brûler, ni les archives apportées là de plusieurs localités du nord de la Transylvanie, parce qu'elle avait passé une semaine cachée dans une cave, derrière une fausse cloison. Elle était là-bas avec d'autres filles de son lycée, aussi effrayées que leurs parents de l'éventualité d'une rencontre avec la soldatesque en mouvement. Elles avaient entendu dire, seulement entendu, personne n'avait connu une telle expérience du front, que les soldats qui étaient en guerre, c'est-à-dire quand ils s'entretuaient, devenaient des sortes d'animaux. Et qu'ils avaient aussi des appétits d'animaux. Au cours de la semaine que les filles passèrent derrière la fausse cloison, elles se livrèrent à toutes sortes de suppositions, mais, à part quelque souris, personne ne les effraya. Quand elles en sortirent, elles regrettèrent presque le temps perdu. Mais les murs noircis,

les toits éventrés, les fenêtres comme des yeux sombres, annonciateurs de malheur, avaient réussi à leur donner, dans une certaine mesure, la dimension réelle du danger traversé. En fait, les soldats n'étaient même pas entrés dans Peta. Ils s'étaient contentés de bombarder la police parce qu'ils y avaient vu arboré le drapeau roumain réglementaire. Puis, ils avaient pris une autre route sur laquelle la plupart avaient trouvé la mort ou avaient été faits prisonniers. Ce qui ne veut pas dire que la semaine pendant laquelle les unités allemandes et hongroises s'étaient trouvées à proximité n'avait pas été une longue période d'épouvante. Cette épouvante apparut dans toute son ampleur plus tard, près d'un an après ces événements militaires, à quelques semaines de la fin de la guerre qui se solda par le sac de la cave à vin et à champagne du château von Kollwitz, en définitive un officier supérieur, un général d'une armée vaincue, et c'est peu dire : une armée mise en miettes, écrabouillée à tout jamais – l'épouvante s'était imposée quand, deux semaines avant le baccalauréat, Petra Maier avait été arrêtée par la police avec d'autres personnes qu'elle ne connaissait pas. On l'avait fait monter dans un camion et ensuite dans un train de marchandises. Le train avait roulé presque sans arrêt, sauf ceux nécessaires pour changer la locomotive, sortir les morts des wagons, et en profiter pour introduire par la même ouverture la marmite d'eau ou celle avec la soupe gelée dans laquelle, avec un peu de chance, on pouvait même trouver un navet entier.

Au début, elle n'avait pas réalisé ce qui se passait. Elle avait cru que tout ce qui lui arrivait venait de ce qu'elle ne s'était pas présentée à temps à la police, comme le lui avait recommandé le commissaire adjoint Telescu. Il était évident que, dans la grande pièce où Telescu avait son bureau, le chef était maintenant un autre que lui. Le commissaire adjoint se tenait près de la fenêtre, tirant de temps en temps sur les pans de son veston, comme pour être présentable devant un supérieur, et à la table de cuisine sur laquelle trônaient des centaines de dossiers couverts de poussière, il y avait un individu qu'on n'avait jamais vu à Peta. Telescu ne l'avait pas vu, lui non plus, mais la direction de la police de Timișoara lui avait annoncé par téléphone que le conseiller du ministère de l'Intérieur, monsieur Marcencu Pantelei, arriverait bientôt, muni

de pouvoirs spéciaux, d'une pleine autorité et d'une entière liberté d'action. Le téléphone avait sonné à 9 heures et le conseiller Marcencu était entré exactement deux heures après dans les locaux de la police. Le commissaire adjoint Telescu se tenait près de la fenêtre l'air très contrarié quand Petra Maier était entrée, souriante, dans son bureau. Elle n'avait même pas eu le temps de transmettre au commissaire adjoint l'invitation de l'oncle Niculae à passer l'après-midi au bistrot, d'ailleurs parfaitement inutile et tout aussi inventée (mais elle n'avait pas trouvé d'autre moyen d'« harmoniser les relations », comme le lui avait enseigné monsieur Bănescu, le professeur d'histoire et en quelque sorte le guide spirituel de la classe), que l'inconnu, un individu jaunâtre à la peau fripée – on aurait dit que tout son visage n'était que rides autour des yeux – lui avait demandé d'une voix douce avec une manière particulière de mouiller les mots : « Comment avez-vous dit que vous vous appeliez ? »

Petra l'avait regardé, étonnée, elle n'avait rien dit concernant son nom mais avait répondu poliment : « Maier. Petra Maier. »

Elle aperçut dans les yeux à peine entrouverts de celui qui était installé à la table de monsieur le commissaire adjoint un éclair qu'elle ne comprit pas sur le moment. Ce n'est qu'après avoir écrit son nom sur le formulaire que lui tendait avec une certaine lenteur le commissaire adjoint Telescu, comme s'il ne la connaissait plus – il avait un regard de glace, impossible de savoir s'il voulait être impitoyable ou s'il était lui-même terrorisé –, et mis le papier sur la table devant l'individu, qu'elle revit cet éclair et s'efforça de faire attention. Le bouffon en face d'elle, solidement installé sur le siège de monsieur le commissaire adjoint Telescu, avait pris le papier, l'avait lu en détachant les syllabes : « Pe-tra Ma-ier, née dans la commune de Ca-rei. Hum, oui. Et il n'y a pas d'erreur, tu n'as rien écrit d'erroné ici ? »

Petra avait souri, que pouvait-il y avoir de faux ? Seigneur Dieu, elle savait tout de même quand et où elle était née. « Là-bas, à Carei, on n'écrivait pas Mayer avec un y, par hasard ? »

Elle avait été surprise par l'étrangeté de la question : pourquoi aurait-elle eu un autre nom, en fait le même, mais écrit

avec « y »? Elle n'avait su que dire. Ce silence de quelques secondes avait décidé de son sort, mais elle n'avait aucun moyen de s'en rendre compte. Elle s'était tout simplement tue. Que pouvait-elle dire de plus, elle avait regardé le commissaire adjoint Telescu pour quémander de l'aide, celui-ci avait l'air de ne pas la voir. Elle regardait, sans ciller, les doigts jaunes de l'étranger, on aurait dit qu'ils étaient en cire, et tout aussi mous, sans vigueur. Il devait sans doute souffrir d'une maladie qui lui faisait haïr tout ce qui était sain autour de lui, en commençant par elle et le commissaire adjoint, ses doigts difformes remuaient nonchalamment les couvertures poussiéreuses, les pages desséchées à l'odeur douceâtre de cellulose. « Ainsi donc, tu t'es dérobée au recensement de la population, il y en a beaucoup qui font comme toi, mais aucun n'y coupera, salope. » Petra Maier avait sursauté, comme si on lui avait craché au visage. Elle avait eu peur et ensuite la nausée. Une vraie nausée qui lui retournait l'estomac. « M'sieur Telescu, je n'ai rien caché, moi... moi, vous le savez... que moi, à cause du monsieur de physique, je n'ai pas... » En réalité, elle ne savait que dire et cela n'avait aucune importance qu'elle dise quelque chose. Elle ne pouvait pas comprendre que le nouveau venu avait décidé que le commissaire adjoint Telescu ne valait plus tripette dans ses fonctions. Par ailleurs il n'était plus qu'une personne qui bientôt, très vite, se retrouverait non du côté de ceux qui veillent au respect de l'ordre mais exactement à l'opposé, parmi ceux qui seraient contraints d'en subir les rigueurs. Un ordre dont l'unique représentant était le conseiller Marcencu Pantelei. Avec droit de vie et de mort sur tous ceux qui vivaient en cette partie du monde.

– Au château. Tu l'emmenes tout droit au château! Sans moufter! Et à moi, tu me donnes le registre d'état civil pour établir la liste. Et tu me donnes la liste des réfugiés. J'espère que tu as la liste des réfugiés, parce que sinon tu es bon pour le peloton, Telescu, pour le peloton!

– À vos ordres, j'ai tout, chez moi c'est bien rangé, à vos ordres!

– Rangé, tu parles! Tu ne vois pas comment tout te file entre les doigts? Tu n'es pas vigilant ou, pire, tu es complice. Complice!

Elle avait encore senti ce regard, qui cette fois s'était attardé une fraction de seconde de plus. Et elle avait perçu, elle avait compris ou avait cru comprendre que ce type la déshabillait chaque fois du regard. Il avait beau être dégoûtant, il avait envie d'elle. Il lui était arrivé d'autres fois de percevoir un tel coup d'œil, même le professeur de physique l'avait regardée ainsi avant le dernier cours, quand il l'avait menacée de ne pas avoir son bac si elle « n'étudiait pas sérieusement ». Mais elle n'avait pas pris peur, au contraire, cela lui avait fait plaisir et elle avait même soutenu de son propre regard l'éclat de ses yeux. Au fond, c'était une victoire personnelle, celui qui désire se rend esclave du désir. Elle tenait cela d'un livre caché dans l'office, qu'elle avait découvert tout à fait par hasard. Il appartenait sans doute à l'oncle Niculae parce que les pages, illustrées de femmes dans des positions langoureuses, étaient tachées de pétrole. Les photos étaient assez sombres mais on pouvait apercevoir les parties intimes, ou tout au moins les deviner.

Le regard de l'individu au visage jaune et ridé, lui, ne ressemblait à aucune autre œillade masculine. Il était menaçant, annonciateur de choses extrêmement déplaisantes. Et puis, qu'avait-elle à voir avec le château von Kollwitz? Là-bas, il n'y avait plus que des ruines, qu'irait-elle y faire? « Mais moi, je suis juste venue chercher ma carte d'identité parce que je dois passer un examen. L'examen du baccalauréat! Je veux m'en aller, laissez-moi, s'il vous plaît! » Elle criait presque et cela avait aggravé la situation. L'individu s'était levé de sa chaise et avait émis un son rauque et sifflant : « Salooooope, vous payerez tous jusqu'au dernier, qu'est-ce que vous croyiez, que vous alliez conquérir le monde et que personne ne vous demanderait rien, qu'il n'y aurait pas de fin de la guerre, que vous n'auriez pas de comptes à rendre? Qu'est-ce que tu crois, hein, tu cries, hein, tu cries, tu peux crier tant que tu voudras, ça ne compte pas, ça ne compte plus. Laisse-la, laisse-la ici, à la cave, ici, au siège, et de là, directement au camion, ne perdons plus de temps, où sont les listes, tu as reçu l'ordre de dresser des listes, je veux les vérifier et tout le monde dans le camion, ils verront à quoi ressemble le diable, ils verront! »

Il avait prononcé les derniers mots avec difficulté, en bredouillant, il s'était rassis sur la chaise et d'un geste de la main

il l'avait fait sortir de la pièce. Le commissaire adjoint l'avait prise par la main et, quand ils se retrouvèrent dans l'entrée, Petra Maier s'était mise à pleurer : « Laisse-moi partir, *nea*¹ Telescu, tu sais bien que je n'ai rien fait. Tu viendras chez mon oncle et il t'offrira à boire gratuitement tant que tu vivras, allez, sois pas méchant, laisse-moi partir, j'ai un examen à passer et je dois me préparer, tu connais bien monsieur Moldovan, cette espèce de fou. »

Telescu l'avait tirée à lui et avait chuchoté, effrayé, comme si quelqu'un avait pu l'entendre : « C'est lui, là, qui est fou, fillette, c'est un de ceux-là, un *tovarăș*², il est fou à lier. Il veut que je lui livre d'ici ce soir tous les Souabes de Peta, tous ceux qui sont sur la liste. Il est fou ce type, il veut tous les réfugiés de guerre, tous. »

Alors Petra s'était arrêtée de pleurer, c'était clair comme le jour que tout cela était une plaisanterie, une farce, ou bien ce type lui voulait autre chose. « Et en quoi est-ce que ça me regarde tout ça, *nea* Telescu, tu me connais bien, tu connais l'oncle Niculae, qu'avons-nous à voir avec les Souabes? Nous ne sommes pas Allemands, nous autres, nous ne l'avons jamais été, comment pourrions-nous être Allemands? Si nous l'avions été, nous ne nous serions pas réfugiés ici depuis Carei. Dis-lui, tu m'entends, *nea* Telescu, dis-lui que je n'ai rien à voir dans tout ça! Je sais, moi, ce qu'il veut, ce porc, je sais ce qu'il veut! »

Ils étaient déjà arrivés à la pièce du fond où Telescu avait improvisé une cellule de garde à vue. La lourde porte de chêne était verrouillée avec une barre munie d'un cadenas et les vitres avaient été bloquées par des barreaux à l'extérieur, si bien qu'on ne pouvait même pas ouvrir la fenêtre. C'est pourquoi il y régnait une odeur terrible de moisi et de créosote. Le commissaire adjoint désinfectait tous les locaux une fois par mois. Non qu'il en ait fait une passion, mais ça lui permettait d'avoir quelques jours de liberté, personne ne pouvait résister à l'odeur de la créosote.

Avant de fermer la porte, le commissaire adjoint Telescu l'avait regardée avec une sorte de désespoir tel qu'il n'en avait

1. Façon polie (mais familière) de s'adresser à un homme plus âgé.

2. Camarade.

encore jamais éprouvé, c'était un mélange d'impuissance, de pitié, de fureur et de lâcheté.

– Mademoiselle, faites attention, il y a des choses au monde qui sont pires que ce que vous croyez, faites attention, ne tenez pas tête à ce fou.

Ce furent les dernières paroles qu'elle entendit jusqu'à ce que, après un certain temps, la porte s'ouvrît lentement, en grinçant. Elle ne pouvait pas savoir combien d'heures étaient passées, parce que le commissaire adjoint Telescu avait oublié d'ouvrir les volets plaqués contre les barres de fer rouillées dont il avait bricolé le système de sécurité du poste de police de Peta. Elle était prête à tout. Elle aurait accepté n'importe quoi, pourvu qu'elle puisse rentrer à la maison, elle avait soif et elle se bénissait de n'avoir pas eu à céder aux besoins naturels, ce qui l'aurait fait mourir de honte. Plus tard, dans le train qui se balançait, elle n'avait plus eu aucune retenue à cet égard. Ni elle ni personne d'autre, si ce n'est les femmes plus âgées qui soupiraient et s'excusaient, mais personne n'entendait les excuses ou n'y prêtait attention.

Elle était prête à tout, elle serrait les dents, elle se promettait de ne pas crier, de ne pas sortir un mot, elle subirait tout si seulement elle pouvait s'en tirer et rentrer à la maison. Rien de ce qu'elle s'était imaginé n'était arrivé durant ces heures pleines d'obscurité et de silence absolu. Juste une voix, totalement inconnue, ce n'était même pas là cette personne terrifiante, qui lui disait :

– On a failli t'oublier, *schnell*, bouge-toi, le décompte n'est pas tombé juste, tu n'as pas de veine, allez, bouge.

À partir de cet instant, le décompte l'avait poursuivie chaque soir et chaque matin. Quand ils la firent monter dans le camion, elle les entendit compter. Quand ils les firent descendre, dans un lieu inconnu, une gare de marchandises entourée de soldats, elle ne put distinguer si c'étaient des Roumains ou des Soviétiques, à cause de la poussière soulevée par les pas traînants des femmes qui traversaient le champ labouré tout sec en direction de la voie ferrée. On les compta encore, cette fois en russe, quand le train s'arrêta pour changer la tinette et la marmite d'eau. Quelques jours plus tard, quand il fallut sortir les premiers cadavres écrasés au fond du wagon, on les compta de nouveau. Pendant deux

semaines, on les compta et le décompte durait de moins en moins longtemps. Peut-être parce qu'on les comptait à la hâte, deux par deux : ce n'était pas du tout agréable pour celui qui se postait devant la porte entrouverte de se prendre en pleine figure la puanteur de corps en train de pourrir sur pied. De voir leur aspect : sales, hirsutes, couverts de boutons et de furoncles. Dans le regard de la *starchina*¹ elle voyait tant de dégoût, exprimé ouvertement et avec une telle intensité, que ça lui donnait envie de vomir. Mais elle n'y arrivait pas, soit à cause de la faim, soit parce que c'étaient les seuls instants où il entraient un petit peu d'air frais dans le wagon. La répartition par wagon avait été faite selon des critères inconnus ou alors sans aucun critère. En tout cas, pour elle, le résultat fut qu'elle se retrouva dans un wagon où elle ne connaissait personne. C'étaient des femmes venant de tout le Banat, il y en avait du côté d'Arad, de Siria, ou de plus haut encore, des environs d'Ineu. Tant qu'elle eut encore la capacité de réfléchir, elle chercha à comprendre pourquoi elle se trouvait là et surtout à imaginer ce qui allait suivre. Au début, il y avait un mélange de femmes entre dix-huit et quarante-cinq-cinquante ans, puis, au cours des dix premiers jours, les plus âgées se firent moins nombreuses. Quand mourut la première, une Souabe géante, taillée pour travailler, tout le wagon fut pris d'hystérie, elles hurlèrent pendant des heures, mais il n'y avait personne pour les entendre. Le train avançait en se balançant, cliquetant aux jointures des rails, un air chaud pénétrait par les fentes des planches, on étouffait dans le wagon, et c'est ce qui causa la fin de cette pauvre femme. Au bout de la première semaine, toutes les femmes grasses, solides et âgées moururent. Petra Maier fut effrayée au début, elle cria, hurla elle aussi, comme les autres, puis elle se calma, elle se rendit compte que l'agitation et l'usure des nerfs ne pouvaient que lui nuire. De toute façon, elle ne pouvait plus aider celles qui étaient mortes et le convoi ne s'arrêtait que selon un programme ignoré de toutes. Le train stoppait, au bout d'un moment l'équipe venait, ouvrait le panneau coulissant, jetait les cadavres, changeait la tinette et la marmite, parfois – cela n'arriva guère plus de quatre fois en deux semaines –, le

1. Supérieur, commandant, en russe.

wagon et les femmes étaient lavés au jet, la pression de l'eau était forte, l'impact douloureux, mais ça faisait du bien. Deux choses lui permirent sans doute d'arriver vivante à destination : d'une part, la contenance des marmites était la même quel que soit l'effectif resté dans le wagon, d'autre part, pendant ces deux semaines elle n'avait pas eu de menstruation. Les femmes qui avaient eu cette malchance étaient mortes sans exception, à cause d'infections qui provoquaient des fièvres fulgurantes.

Quand elles arrivèrent à destination, un lieu quelconque dans l'immensité de la forêt sibérienne, il ne restait tout au plus que la moitié de celles qui étaient parties. Là, près de la voie de chemin de fer, le décompte recommença. Petra Maier se retrouva par hasard en tête de rang et, ainsi, elle put mieux voir ce qu'elles avaient devant elles. Une forêt sombre dans laquelle on avait percé un chemin de fortune hérissé de moignons ou de racines de buissons déchiquetées à la hache. La terre était sèche, rougeâtre. Du côté de la forêt, quelques silhouettes de soldats, l'arme en bandoulière, dissimulés par les branches vert sombre des sapins. Le silence et l'aspect sauvage de la forêt auraient pu la terrifier, mais après ces deux semaines passées dans la cage du wagon, tout lui semblait porteur d'espoir, plein de vie. Elle sentit une bestiole se promener sur son cou, une fourmi sans doute, mais elle ne fit aucun mouvement. Elle aimait ça, parce que l'insecte était vivant, elle le sentait : donc elle était vivante, elle aussi.

Devant le premier rang, elle vit passer lentement une femme, les examinant d'un regard gris qui semblait perpétuellement étonné à cause de l'écart entre ses yeux, les lèvres minces, figées en un insultant sourire ironique, le visage sec, criblé de taches de rousseur, les cheveux courts, roux, hérissés. À la fin de son inspection, elle recula de deux pas, mit les mains derrière son dos et leur dit d'une voix enrouée, d'abord en russe, puis en allemand :

– Je suis votre chef. *Ia vacha natchalnitza. Ich bin die Kapo.*

Elle était juste à sa hauteur, et Petra vit sa dent de métal et le lobe de l'oreille gauche coupé. Une cicatrice irrégulière commençait au coin de la bouche et s'achevait à la base de l'oreille. Elle portait un uniforme soviétique, sans insigne de grade, des bottes courtes avec des tiges en toile de tente, sa

tunique était un peu décolorée par la sueur. Elle était sèche, ses yeux avaient la couleur de l'acier et vous déroutaient à cause de leur emplacement anormal. On comprenait à son regard glacé qu'aucune des femmes ne comptait, même pas autant que la fourmi qui se promenait sur le cou de Petra.

– Vous avez de la chance. D'abord d'être arrivées jusqu'ici. Et puis, de ne pas être les premières. Celles qui sont venues les premières ont dû construire le camp. Vous, vous n'aurez plus qu'à l'entretenir. Vous êtes venues ici pour travailler et racheter votre vie par le travail. Si vous ne travaillez pas, personne n'a besoin de vous, si vous ne travaillez pas, vous êtes perdues. Si vous gagnez votre droit de vivre, alors vous aurez peut-être le moyen de payer au moins une partie des malheurs que vos hommes ont infligés au peuple soviétique. Mais vous devez tout d'abord payer de votre propre vie. Maintenant vous allez au camp. Là, les chefs de baraque vous diront ce que vous avez le droit de faire. Tout le reste est interdit. Strictement interdit!

Elle parlait lentement. C'était un allemand scolaire. Simple, tellement simple, que même Petra Maier comprit qu'il n'y avait d'autre issue à ce lieu que la mort. C'est pourquoi, l'après-midi du 10 août, elle n'y tint plus et dit à Helga, une Souabe de Carei avec qui elle s'était liée d'amitié seulement parce qu'elles avaient trotté nu-pieds dans la poussière des mêmes ruelles en pourchassant les oies, ce qu'elle avait entendu le matin même alors qu'elle faisait partie de l'équipe des *sanitarki*.

Helga la regarda longuement, interloquée : « Comment ça, enceintes, qui pourrait être enceinte ici? Seigneur Dieu, ce qui peut bien leur passer par la tête! » et elle continua de coiffer ses cheveux clairsemés, blond cendré, avec un bout d'os, un trésor, fendu patiemment en cachette, pendant plusieurs jours : elle était devenue presque chauve et pourtant elle n'avait que trente ans. Elle savait qu'on enviait son idée de s'être fabriqué un peigne et c'est pourquoi elle se faisait longuement prier avant de le prêter. Elle le prêtait finalement à une condition : c'est elle qui peignait. Longtemps Petra Maier ne comprit pas pourquoi Helga posait une telle condition : la belle affaire de tripoter les cheveux d'une autre, ça peut même être repoussant! Jusqu'au jour où, la coiffant elle aussi,

elle avait entendu Helga respirer. C'était un halètement entre-coupé, s'accordant à des gestes pas vraiment ordinaires. Helga lui touchait la peau du cou du bout de ses doigts, repliait la paume de sa main sur sa nuque, elle était brûlante, on aurait dit qu'elle l'électrisait. De la manière dont elle se tenait dans son dos, elle la sentait tendue, elle aurait même pu jurer qu'Helga la collait de trop près et alors elle ne lui demanda plus de la peigner.

Le soir venu, tout le camp était au courant du moyen de s'échapper du Dal'stroï 27. Cette possibilité les avait toutes rendues folles, et la meilleure preuve du manque de raison qui s'était emparé des baraqués, c'était la façon dont la nouvelle était revenue à Petra Maier. La petite Hongroise rousse qui concluait toujours le décompte se retrouva près de son lit, on l'aurait dit sortie de terre. Elle avait l'habitude de traverser la baraque sous les planches non rabotées qui s'alignaient d'un bout à l'autre comme un pont, tout ce qu'elle risquait, c'était de ramasser sur la nuque un pou tombé des chiffons qui servaient de draps. Elle sortit de sous le lit, elle avait les mains et le front salis par la terre battue et, de façon inattendue, elle lui parla en roumain. Petra Maier sursauta et regarda autour d'elle, tout effrayée : depuis qu'elle était arrivée dans la taïga, elle n'avait plus parlé roumain avec quiconque.

– Tu sais qu'il va y avoir un contrôle et qu'on va rentrer à la maison ?

Petra haussa les épaules d'un air de doute, ce que la petite Eva lui disait était à la fois vrai et faux.

– Celles qui ne sont pas bonnes pour le travail rentrent à la maison. *Haza, Haza*, à la maison, tu piges ? On rentre chez nous !

Ses yeux verts étroits étaient agrandis par l'émotion, une lueur malade brillait dans ses pupilles.

– Tu ne vois pas de quoi on a l'air ? On n'est pas bonnes pour le travail, on va en Erdely¹ !

Petra essaya de caresser son visage strié de saleté, la fille recula.

– Tu ne veux pas croire en moi, tu es folle, tu ne crois pas qu'il va y avoir un contrôle et que nous irons toutes à la maison !

1. Dénomination magyare de la Transylvanie.

Il ne pouvait y avoir de meilleure preuve que tout le monde avait perdu la raison. De tout ce qu'elle avait appris le matin au *sanitpunkt* il ne restait qu'une chose possible : le contrôle. Un contrôle ne semblait pas vraiment insurmontable. Depuis qu'elle était au camp, et il n'y avait pas très longtemps, la plupart des femmes avaient appris comment tromper les surveillantes, les chefs d'équipe, les *natchalnitsi* du chaudron, par ailleurs personnes fort vigilantes, qui pouvaient vous laisser crever de faim des journées entières, en retournant méchamment la louche de sorte que la moitié de la gamelle soit renversée. De toute façon, en faisant cela, elles n'avaient même pas plongé la louche à la moitié du chaudron, si bien qu'on se retrouvait avec juste un peu d'eau bouillie et deux ou trois feuilles sèches. Elles savaient s'y prendre pour passer d'une équipe à l'autre, en tenant compte de l'endroit où l'on travaillait, c'était une chose de rester les pieds enfoncés dans la boue, dans l'eau, et tout autre chose de pouvoir s'appuyer le dos contre une pierre recouverte de mousse épaisse de trois doigts, elles avaient appris à « se débrouiller ». Celle qui n'y était pas arrivée se retirait dans la partie sombre de la baraque et tout au plus en une semaine, dix jours, se faisait sortir le matin par les *sanitarki*. Petra Maier s'était juré de ne pas quitter sa place, des premiers châlits, près de la porte. Elle ne pensait pas à l'hiver qui allait venir, seulement au fait qu'il n'y avait que peu de pas à faire pour sortir de la baraque sur ses jambes et aller à la place d'appel. Celles qui ne pouvaient plus parcourir le couloir étroit et tortueux des derniers lits jusqu'à la porte restaient là jusqu'à l'arrivée de l'équipe de *sanitarki*. Et alors elles sortaient, tirées par les pieds, la nuque heurtant à chaque pas la terre battue avec un petit bruit sec.

Avant de s'endormir elle répéta une centaine de fois le mot « contrôle ». Le matin, quand elle se réveilla au milieu des toux et des grommellements habituels, elle réalisa qu'elle avait rêvé de l'issue. Elle savait *comment* elle devait procéder pour sortir de là. Il lui fallait du temps, le plus de temps possible, elle devait ajourner au maximum le *contrôle* avant de s'y rendre. Elle devait y aller et le passer *favorablement*. C'était la seule façon de rentrer à la maison. Ce jour-là, elle était si heureuse qu'elle s'en ficha que la *natchalnitsa* du chaudron ait renversé le bouillon sur ses pieds. Pour le moment, elle était

la seule à savoir *comment on pouvait sortir du Dal'stroï 27*. Elle avait tout vu en rêve. Elle était impatiente d'aller s'étendre sur sa planche pour s'endormir. Si elle faisait le même rêve, cela voulait dire *qu'elle pouvait, qu'elle était capable* de se servir du fait de savoir *comment on pouvait en sortir*.

II

Le camp était composé de trente baraques primitives construites en rondins inégaux assemblés par des crochets. Les rondins n'avaient pas été façonnés, c'est pourquoi les trous, parfois plus gros qu'un poing d'enfant et longs de plusieurs empan, étaient bouchés avec de la mousse et des morceaux de tourbe. Tous les cinq mètres on avait aménagé une fenêtre. Tant qu'il faisait encore chaud, la fenêtre laissait passer un air chargé des odeurs inconnues de la forêt, mais aussi les moustiques. Elles avaient le choix : renoncer à l'air qui apportait un peu de fraîcheur, ou se laisser dévorer par les moustiques qui fonçaient le matin et au coucher du soleil en essaims tellement denses qu'on pouvait s'étouffer en inspirant profondément si l'on ne faisait pas attention. Finalement elles avaient trouvé une solution. Au lieu de mettre les volets en grosses planches qui leur serviraient certainement pendant l'hiver qui allait venir, elles sacrifièrent quelques-uns des chiffons servant de literie et improvisèrent un filet qui cédait parfois sous la pression des essaims acharnés d'insectes affamés. Chaque locataire de la baraque avait l'obligation, non écrite mais scrupuleusement respectée, d'apporter dans son sein, sous sa jupe, dans ses culottes, des morceaux de tourbe et de mousse épaisse pour calfeutrer les murs. Tout le monde avait peur de l'hiver qui s'approchait à grands pas. Dès septembre, l'automne battait déjà son plein.

Chaque baraque possédait un ou deux poêles bricolés dans de vieux tonneaux d'essence qui avaient fait la guerre comme réservoirs supplémentaires pour les chars. Les Souabes de Győr avaient pris en main l'organisation interne de la baraque où se trouvait Petra Maier et on aurait pu dire que, vu les circonstances, les choses allaient plutôt bien. Une bonne partie des dessous de châlits était pleine de branches et de bûchettes.

La chef des Souabes s'appelait Edwiga et avait été désignée comme Kapo de la baraque. La chef des baraques était une Allemande de la Volga, dont on disait qu'elle n'avait vécu que dans des camps depuis l'âge de cinq ans. Elle s'appelait Anna et ressemblait davantage à la chef du camp qu'aux femmes des baraques. Elle était la seule à pouvoir communiquer avec la *natchalnitsa* et ce une seule fois par jour, quoi qu'il arrive. Les chefs de baraque transmettaient les ordres d'Anna, en les communiquant aux chefs de brigades. Il y avait dans chaque baraque trois brigades ou groupes de travail. Celles-ci effectuaient à tour de rôle les trois travaux de base du camp – l'une allait couper du bois, l'autre portait les morceaux et les empilait au bord du chemin tracé tout droit à travers le marécage et rendu praticable avec des branches et des brassées de brindilles, et la dernière restait au camp pour les tâches ménagères. Elles se coltinaient les tinettes, lessivaient les latrines, empilaient les cadavres, creusaient les tombes, versaient la chaux, tassaient la terre du lieu de rassemblement qui, chaque matin, après le départ au travail, ressemblait à un champ labouré, réparaient les murs par-ci par-là, lavaient les marmites, les portaient dans la forêt pour le repas de midi. Aucune des femmes qui constituaient les brigades ordinaires ne pouvait travailler aux cuisines ou au *sanitpunkt*. Là, il y avait des personnes différentes, des ex-détenues qui n'avaient plus voulu retourner chez elles ou qui n'avaient nulle part où rentrer. C'était rare, extrêmement rare, qu'au paradis des fourneaux l'on demande de l'aide pour une corvée quelconque. Quelqu'un devait nettoyer le four ou trier les sacs de navets ou de pommes de terre, en séparant ce qui était pourri de ce qui l'était moins. Les pommes de terre entières servaient à la préparation des repas pour l'administration du camp et pour la garde militaire : il y avait vingt soldats que personne ne voyait et qui assuraient une sorte de protection du camp, plutôt contre les bêtes

sauvages ou quelque vagabond égaré, des détenus eux aussi, mais évadés, ou des proscrits à vie, parce que aucune femme n'aurait songé à quitter le camp. D'abord parce qu'elles ne savaient pas où elles se trouvaient et ensuite parce qu'elles auraient été reprises dès le lendemain après l'appel. Quand on traverse une forêt, on laisse des traces : aussi bizarre que cela paraisse, dans ces lieux inhabités on repère l'homme plus vite que n'importe où ailleurs, plus vite que dans un désert ou dans un endroit peuplé. Une petite branche brisée dans l'immensité de la forêt sauvage se voit tout de suite et dit tout de celui qui l'a frôlée. Ça se savait. Et si on ne le savait pas, on l'apprenait immédiatement. Les femmes travaillaient dans la forêt sous une garde si approximative qu'elles auraient pu se croire en liberté. Mais le premier œil qui veillait était celui de la peur. Puis venait le deuxième œil, celui de la faim. Il y avait si peu à manger qu'aucune n'aurait pu mettre quoi que ce soit de côté sans que ça se voie sur elle, sans tomber d'inanition en l'espace d'un jour. Pour ce qui est des gardes, il se peut que leurs yeux n'aient plus compté, tant la peur intérieure était violente. Le camp Dal'stroï 27 se gardait tout seul.

Petra Maier fit le même rêve une deuxième fois : cela la persuada qu'elle serait en mesure de mener à terme son plan de retour à la maison. Dans ce but, elle devait, avant tout, s'arranger pour rester le plus longtemps possible dans la brigade qui empilait les billes au bord du chemin. Celui qui sciait les troncs d'arbres n'était presque pas surveillé. On ne voyait pratiquement jamais les soldats, une quinte de toux, un mot, plutôt un juron ou une claque sur le cou à cause des moustiques, étaient les seuls signes de la présence de gardiens quelque part dans l'épaisseur de la forêt. Il était formellement interdit aux détenues de parler aux soldats, bien plus, elles n'avaient pas le droit d'approcher un gardien à moins de dix mètres, et si les circonstances exigeaient, par hasard, qu'elles passent à proximité, les femmes devaient baisser la tête ou leur tourner le dos. C'étaient les ordres stricts de la *natchal'nitsa* et elle connaissait son affaire. Petra Maier avait appris qu'elle n'était pas Russe, mais Avare ou Tchétchène, une de ces peuplades du Caucase cruellement réprimées par Staline, tuées ou dispersées en Sibérie pour des raisons connues de lui seul. Ou peut-être parce que la *natchal'nitsa* Mariam – elle s'appelait

en effet Mariam Bek – avait appris l’allemand, nombreux étaient les siens qui avaient dû le payer cher. Du côté de sa mère, Staline était apparenté à ces ethnies, sa rage n’en avait été que plus violente et les conséquences encore plus terribles. L’une des chefs de baraque avait lancé l’idée que Mariam, la *natchalnitsa*, avait l’oreille arrachée et les dents cassées à cause d’une balle. Une balle d’un peloton d’exécution qui avait diminué le nombre de Tchétchènes et d’Avars vivants, mais le sort l’avait épargnée. Si bien que Mariam Bek n’était pas morte comme cela aurait dû arriver, mais s’était retrouvée parmi les déportées privilégiées : elle était la chef du camp du Dal’stroï 27, elle-même prisonnière, mais une prisonnière qui habitait dans l’isba de l’Administration. Qui étaient donc ceux qui constituaient l’Administration ? Personne dans le camp, hormis Mariam Bek, ne le savait. L’isba de l’Administration se trouvait dans la partie opposée de l’exploitation forestière, située sur le mauvais chemin qui menait à la voie ferrée. Quand de nouvelles détenues arrivaient, personne dans l’Administration ne montrait le bout de son nez. C’était l’affaire de la *natchalnitsa*, et personne n’aurait su le faire mieux qu’elle. C’était une prisonnière comme elles, et c’est pourquoi elle savait mieux que tous les autres ce qu’elles pouvaient trouver, ce qu’elles voulaient, ce dont avaient besoin ces épaves humaines. L’important, c’était qu’à la fin de chaque semaine on puisse compter les empilements de billes formés au bord de la forêt, le long des ornières creusées dans le plancher de branches de sapin ou dans les zones marécageuses, par les pieds des milliers de femmes qui se perdaient chaque matin dans le silence de la taïga. Les piles n’avaient pas besoin d’être gardées. Elles augmentaient comme par elles-mêmes chaque jour. D’ici les premières neiges il se constituerait une sorte de couloir fleurant la résine, le bois frais, par lequel passeraient les femmes allant au travail, toujours moins nombreuses, toujours plus hésitantes avec leurs pas traînants. Aucune des plus de trois mille détenues du Dal’stroï 27 ne savait que les calculs de l’Administration avaient prévu une diminution mensuelle d’environ 10% des rations alimentaires à partir du mois de novembre. Au printemps, en mai, il restait un bon petit stock d’aliments qui permettait une relative détente du régime. Les sacs de gruau, de pommes de terre

germées, les caisses de biscuits prenaient le chemin des villages de Kerjaks¹, véritables cités fortifiées dans la taïga, où les paysans crevaient de faim à la sortie de l'hiver. De là, on rapportait avec beaucoup de précautions et de peur des fourrures et parfois des petits sachets de poudre d'or. Les fourrures prenaient la route de Moscou et l'or était soigneusement mis de côté, caché dans des endroits que seuls ceux de l'Administration connaissaient. S'il se trouvait, par hasard, qu'à leur tour ils soient arrêtés par le NKVD pour on ne sait quelle raison ou fantaisie, les petits sachets auraient été perdus, quoi qu'il en soit.

L'hiver, on fabriquait des traîneaux géants sur patins qui transportaient le bois à la voie ferrée. C'était la chose que personne dans l'Administration n'avait le droit, ni l'intérêt, d'ébruiter. Mariam Bek était la seule à *tout* savoir. C'est pourquoi celles de la cuisine et les *sanitarki* ne quittaient jamais le camp et n'étaient jamais remplacées. On leur faisait simplement savoir que l'effectif du lendemain se montait à tant. Et ce *tant* diminuait chaque jour, mais elles ne pouvaient pas et ne voulaient pas en connaître la raison. D'habitude, les équipes envoyées au chargement et au transport de billes partaient mais ne revenaient pas. Personne ne revenait après une journée de travail épuisant par moins 25-30 degrés, et les chutes se produisaient sur le chemin du retour au camp. Il était rare que quelqu'un s'effondre pendant le travail, que ce soit en soulevant les billes ou en poussant les traîneaux. L'annonce du matin était claire et les maintenait en vie : « Celles qui ne parviennent pas à charger et à transporter le quota fixé n'ont pas de raison de revenir. » Quand tout était fini, bien empilé près de la voie de chemin de fer enneigée – le train passait une fois par semaine précédé des chasse-neige –, alors elles se préparaient à rentrer au camp. C'est là que tout se brisait de l'intérieur. Toute la tension qui les avait fait tenir debout fondait en un instant et, après quelques minutes d'hébétéude, elles s'endormaient instantanément à cause du froid et de leur épuisement. Sur le chemin de la voie ferrée au camp il n'y avait plus d'ordre, plus de discipline, plus de chef de rang ou de brigade. C'était un chemin sans retour et jamais

1. Communauté de vieux croyants de Sibérie.

un groupe envoyé au chargement et au transport n'était rentré tel qu'il était parti. Les cadavres étaient ramassés sur le chemin par les soldats de garde qui recevaient en échange une ample ration de vodka supplémentaire pendant toute cette période.

Ce sont des choses qu'aucune des femmes détenues au camp du Dal'stroï en cet automne 1945 ne savait. Tout comme ne l'avaient pas su à l'automne 1944 les Polonaises et les Ukrainiennes des environs de Lvov, qui remplissaient alors le camp. En 1940, cinquième année d'existence du camp, il était bourré de Moldaves et un an avant de Russes, membres de familles des « ennemis du peuple ». En fait, ce camp avait été inauguré par les femmes de koulaks de Biélorussie et d'Ukraine et chaque année il avait touché sa part de la production des grands procès, des campagnes de pacification politique. Le pic d'activité avait été atteint en 1941. Dès l'été, au début de la guerre, le camp avait été bondé : Allemandes, Lettonnes, Estoniennes, Polonaises de la Baltique, juives, Roumaines de Bucovine et de Bessarabie, et parmi elles, totalement déroutées, dans un état de confusion cliniquement évident, des épouses d'antifascistes, d'Allemands, arrêtées en même temps que leurs maris, parce qu'ils avaient protesté contre le pacte Molotov-Ribbentrop. La confusion était totale dans la mesure où la guerre avait commencé et elles restaient détenues. Elles ne savaient pas qu'on leur préparait l'hiver.

Excepté Mariam Bek et l'Administration, personne dans le camp ne pouvait savoir ce qui viendrait après les premières gelées. Mariam Bek avait survécu à l'hiver 1944 au Dal'stroï 27, mais elle habitait dans l'isba de l'Administration. Ce n'était pas une isba à proprement parler, mais un carré de quatre isbas avec une cour intérieure, selon le modèle kerjak ; en cas de tempête de neige on pouvait quand même sortir pour faire ses besoins.

La brigade qui transportait les billes passait pour être la plus mal lotie. D'abord parce que le travail était bien plus dur. Une bille pouvait peser jusqu'à cinquante kilos, et plus l'abattage avançait dans la forêt, plus la distance jusqu'au bord du chemin augmentait. Dès le mois de septembre, l'éloignement était déjà tel qu'on n'entendait plus les cris ou les crissements des scies. De l'exploitation proprement dite jusqu'à l'endroit

où s'élevaient les piles de troncs coupés, des sentiers se dessinaient, certains plus difficiles, d'autres plus aisés, et certains même vraiment trompeurs. Le sentier se formait pratiquement tout seul, lorsqu'on faisait rouler les morceaux de troncs plus ou moins ronds. Les moignons avaient une grande importance. Si les branches n'étaient pas bien coupées, faire rouler le tronc jusqu'au chemin devenait une vraie torture. On pouvait s'arracher la peau des mains ou s'écraser un pied, car la bille butait, trébuchait, se déséquilibrait au moment où l'effort était le plus intense, ou juste à l'instant où elle semblait devoir rouler plus facilement.

Choisir son équipe de coupeuses était une véritable science. Il fallait offrir de petites attentions à celles des troncs pour ne pas se retrouver avec un arbre trop plein de nœuds. Les petites attentions étaient généralement des choses *valables* trouvées dans la forêt ou ailleurs. Était *valable* tout ce qui pouvait se manger, se garder, être utilisé. Un morceau d'amadou ou un champignon doux poussé sur l'écorce étaient *valables*. De même un éclat de silex, ou, oh ! bonheur ! un lambeau de tôle tombé d'une caisse d'emballage, un clou rouillé, ou une poignée de canneberges ou de mûres, à présent desséchées. Il arrivait rarement qu'on attrape un hérisson ou un lézard. Ils valaient davantage vivants que morts, on pouvait les garder une ou deux semaines et les échanger contre une faveur, se faire envoyer au *sanitpunkt*, ou passer deux fois de suite à la soupe, ou rester plusieurs jours à la brigade des coupeuses. La surveillance y était très réduite, personne ne se serait enfui dans les fourrés, c'eût été se précipiter directement dans les bras de la mort, une mort atroce de faim, de soif, ou déchiquetée par quelque bête sauvage, ou bien encore étouffée par les moustiques. En revanche, on pouvait trouver toutes sortes de choses *valables*. Peut-être même *quelque chose* de perdu dans les broussailles, signe que les bûcherons étaient passés par là. Cela en dehors de la chance possible, à laquelle Petra Maier ne croyait pas, de trouver un nom gravé dans l'écorce d'un arbre.

Le lendemain, Petra Maier devait passer de la brigade des coupeuses à celle des pousseuses. En dépit de toutes les apparences on pouvait dire qu'elle avait de la chance. Son rêve, non celui de rentrer à la maison, mais celui qu'elle avait fait

deux nuits de suite, se réaliserait. Si Dieu lui venait en aide dans ses projets, cela signifiait que le premier pas du retour pourrait être fait.

Le lendemain de la rumeur concernant le contrôle médical qui devait avoir lieu au camp, personne n'avait réussi à en savoir plus. Rien de plus normal. La seule qui pouvait apprendre quelque chose, c'était elle, Petra Maier, et ce, parce qu'elle était la seule à savoir qui pourrait donner un détail supplémentaire – *tiotia* Sacha, la Bessarabienne du *sanitpunkt*, celle qui réceptionnait les cadavres le matin, quand il y en avait. Le lendemain on n'avait trouvé aucun cadavre dans leur baraque. C'était naturel, le temps était devenu plus stable, plus sec. Même les moustiques s'étaient un peu calmés. Celles qui devaient mourir étaient mortes. Maintenant toutes les femmes savaient qu'elles ne devaient pas se jeter sur les fourmis, sur n'importe quel champignon ou fruit sauvage pour les manger en secret, la forêt était perfide et meurtrière. Même l'eau n'était pas toujours fiable, surtout celle des trous dans le marécage, beaucoup en étaient mortes avec des douleurs aux intestins et des diarrhées qui les achevaient en l'espace de deux jours. Cela pouvait être dû aux larves de moustiques ou à la pourriture en profondeur du marécage, qui faisait remonter, par fermentation, des substances empoisonnées.

La première brigade de coupeuses fut réduite de moitié avant de s'être rendu compte de la plupart des dangers de la forêt. Mais c'est aussi pendant cette période que tout le monde prit conscience de l'existence de choses *valables* qui permettaient d'arriver à une véritable impression de satiété ou au sentiment que l'on pouvait se sortir d'une crise, d'un épuisement, d'un malheur, parce qu'on avait mis de côté quelque chose de *valable*. Ces petites choses avaient la même valeur que l'argent ou les polices d'assurance dans le monde qui n'existait plus pour elles. On offrait des choses *valables* à la chef de groupe ou de brigade, et dans des cas plus sérieux à la chef de baraque. Certes, personne n'aurait osé offrir des trésors de ce genre à Mariam Bek, la chef du camp, l'Avare aux cheveux roux et aux dents pulvérisées par une balle. D'abord et avant tout parce que aucune d'elles n'aurait été assez hardie pour aller à sa rencontre, et puis, personne n'avait trouvé un objet suffisamment *valable* pour pouvoir être offert à la

natchalnitsa. Personne, hormis Petra Maier. Elle savait, en tout cas, qu'elle possédait une chose si *valable* qu'elle pourrait intéresser même Mariam Bek. Mais il ne suffisait pas de la posséder, il fallait aussi savoir ce que l'on voulait recevoir en échange. Autrement dit, il fallait que ce soit utile. Pour une boîte de conserve vide on pouvait demander une journée de service au camp ou une place de coupeuse près de la racine du tronc d'arbre. L'éponge d'amadou pouvait servir à beaucoup de fins, remplacer le savon, par exemple : on l'imbibait de boue grasse du marécage et on pouvait se nettoyer des écailles de la crasse amassée depuis des semaines, ensuite on se rinçait à grande eau – mais seulement si l'on était dans le groupe de *sanitarki* – et on était comme neuve. On disait aussi que ça pouvait vous débarrasser de la gale si on le brûlait et qu'on se frottait avec la cendre, c'était comme une lessive. Toutes les choses *valables* avaient un prix. Un hérisson vivant valait quatre lézards verts assommés et pouvait s'échanger contre une semaine de nettoyage dans le camp. C'était le travail le plus dégoûtant, mais ça permettait de se remettre, de souffler un peu. Un éclat de silex ne valait pas cher, mais si l'on trouvait un os plat – personne ne demandait quel genre d'os c'était – et si on avait autant de patience qu'Helga pour en faire un peigne, alors l'os pouvait devenir particulièrement *valable*. Dans leur baraque il n'y avait que deux peignes, celui d'Helga et l'autre, loué à la journée contre une demi-ration de pain, ce qui assurait à sa propriétaire, la chef de baraque, une assez bonne espérance de vie. Un morceau de tôle véritable, noire, même mangée de rouille, était considéré comme l'un des objets les plus *valables*. On pouvait en faire un couteau, il suffisait de trouver un manche adéquat, celles de l'équipe de coupeuses qui étaient punies et travaillaient au façonnage pouvaient se procurer d'excellents manches à usage limité, disons une heure par jour, et un couteau avait de nombreux avantages. D'abord, on vous appelait quand la chef de baraque ou une autre se décidait à sacrifier quelque chose de *valable* vivant ou pas trop faisandé. Avec un bon couteau et quelques minutes de travail on se retrouvait avec un petit morceau de viande important pour sa survie.

Petra Maier ne s'était pas donné trop de mal à chercher des choses *valables*. Dès la première semaine, elle avait été affectée

à la brigade des pousseuses, tout le monde considérait cela comme un grand malheur, c'était le travail le plus pénible et le plus surveillé, en fin de compte ; les pousseuses étaient les seules détenues qui ne travaillaient pas en groupe et qui devaient aller au bout de leur tâche, sans faute. Le trajet, de l'exploitation au lieu de dépôt, se faisait sous la surveillance discrète des militaires, pour la bonne raison qu'une pousseuse finissait par arriver au chemin communiquant avec la voie ferrée. Partout ailleurs, c'était la taïga, la forêt meurtrière ; en revanche, depuis le lieu de dépôt, depuis les empilements de billes, quelqu'un pouvait faire en sorte de se glisser vers la voie ferrée. Et de là... Certes, aucune des détenues du Dal'stroï 27 ne savait comment se glisser jusqu'à la voie ferrée, aucune n'aurait su que faire une fois arrivée aux rails du train, peut-être même pas les gardes ou les membres de l'Administration, mais c'était une possibilité. C'est pourquoi, pour éviter *toute possibilité* d'évasion, les soldats armés surveillaient à distance le labour et le trajet des pousseuses depuis le lieu de l'exploitation jusqu'à celui du dépôt. Cela signifiait que quelque part, à une distance raisonnable, un homme armé paressait sur un tronc tombé à terre, mâchonnant un brin de menthe sauvage, un petit fruit, ou de la résine parfumée, détachée de l'écorce de certains pins, appelés « pins cosaques », rares et précieux, car près d'eux il n'y avait pas de moustiques – un soldat que l'on ne pouvait pas apercevoir, conformément au règlement, et qui veillait attentivement à ce qu'aucune de ces épaves humaines ne quitte son secteur. On ne voyait pas les soldats, ou plutôt ils préféraient éviter les détenues et c'est pourquoi ils ne se voyaient pas non plus entre eux. Chacun avait « organisé » son poste comme il l'entendait, le mieux et le plus commodément possible. L'important était de ne pas se laisser aller au sommeil, pour le reste tout était permis. Ils pouvaient même lézarder au soleil, se réchauffer sous ses rayons encore vigoureux. D'ici peu, un mois, un mois et demi, le froid arriverait en l'espace d'une seule nuit. Mais ce n'était pas pour tout de suite, et si on avait la chance de trouver un pin cosaque, on se fichait des moustiques et on profitait du matin jusqu'au soir d'une douce fainéantise. On avait sa gourde d'eau, des repas froids et l'arme à portée de main pour toute éventualité ou pour un Kerjak égaré. On n'avait jamais vu la moindre bête

sauvage et aucun homme, Kerjak ou évadé, mais une telle possibilité entrait dans la légende locale. Les soldats étaient jeunes, recrutés après la fin des combats, et c'était peut-être la punition qu'on leur infligeait pour être nés quelques mois trop tard et avoir échappé au massacre sur le front – monter la garde au cœur de la taïga. En tout cas, ils pouvaient dire qu'ils avaient de la chance. Nombreux étaient ceux qui avaient combattu au front et étaient revenus dans la taïga pour être surveillés par des jeunes comme eux. Là-bas, dans les camps d'hommes, c'était dur et il y avait un boulot du diable. Les détenus avaient fait la guerre, ce n'étaient pas des femmelles, et, de plus, ils avaient des idées. Ici, au Dal'stroï 27, il n'y avait que des femmes et seule l'Administration avait des idées. Par exemple, la surveillance dans l'ombre « pour ne pas courir le risque de problèmes de nature spéciale, non prévus dans le règlement de fonctionnement du Goulag ». En effet, qui donc aurait prévu dans les règlements des années vingt qu'il viendrait une époque de camps de travail pour des femmes qui seraient gardées par des hommes? Pas vraiment des hommes, juste des petits gars nés en 28 ou 29, mais on les disait soldats. Seulement le pays avait besoin de bois et il fallait lui en faire parvenir. Si on ne pouvait pas faire autrement, c'était sans doute le meilleur moyen. Et entrer dans ces considérations ne faisait pas partie de leurs attributions. L'hiver passerait et ils retourneraient d'où ils étaient venus. Le commandant, le lieutenant Arkhipov, le leur avait garanti : il avait appris, en effet, qu'en février-mars, quand tout le bois aurait été chargé dans les wagons, il n'y aurait plus personne à surveiller. L'hiver, on ne coupe plus de bois, on se contente de le transporter. Et eux monteraient dans un wagon, ils boiraient du thé et retourneraient dans leur unité d'origine. Pour le moment, ils allaient affronter l'automne qui s'annonçait et dont le premier signe était un soleil affaibli et des attaques de moustiques renforcées. Les soldats se prélassaient, certains, plus hardis, avaient retiré leur tunique pour bronzer un peu et ils se savaient parfaitement en sécurité. Aucun ne pouvait dire qu'il avait vu un autre paresser ou dormir pendant le service. Aucun ne pouvait être aperçu par quelque détenue et dénoncé à la chef de baraque, qui aurait dû faire immédiatement un rapport à la *natchal'nitsa*, laquelle, à son tour, aurait dû porter cet événement

à la connaissance de l'Administration. Ce *droit* leur avait été communiqué dès le premier jour de leur travail en forêt pour éviter que les esprits ne se troublent. En réalité, c'était une initiative de Mariam Bek, que l'Administration avait prise en considération pour de tout autres raisons. Les soldats n'étaient pas gardiens de métier et une rencontre directe avec une détenue ou un groupe de détenues aurait pu les placer dans une situation dont on ne pouvait prévoir les conséquences. Il était bien plus efficace que les détenues se sachent surveillées, qu'elles sentent sur leur nuque le poids du regard des gardes, et qu'eux ne puissent visualiser, ne puissent identifier personne, aucune silhouette particulière, afin que les détenues ne soient que des formes sans visage, sans rien de spécifique. C'était l'application, en d'autres lieux, du principe de « bombardement en altitude » par lequel un aviateur peut tuer des milliers de personnes, femmes et enfants, sans aucun problème, parce qu'il ne tue pas, il se contente de manœuvrer une manette quelconque, en métal froid, tout en se concentrant sur son plan de vol. Ce même homme aurait été mis dans une situation atroce si on lui avait ordonné de tuer, en la regardant en face, une seule personne, non un millier. C'est sur ce principe du « bombardement en altitude » que se fondait la sécurité de tous les camps, les soldats de garde ouvrant toujours le feu, sans hésitation, contre quiconque aurait enfreint les règles du camp. Jamais les soldats ne pouvaient se retrouver face à face avec une détenue. Ils se tenaient toujours à une distance suffisante pour que les personnes qu'ils surveillaient ne soient rien d'autre que des ombres, des silhouettes anonymes.

Au Dal'stroï les postes de garde étaient remplacés par des postes de surveillance : des couchettes faites de branches de bouleau ou de pin, matelassées de mousse et d'herbe et juchées sur des poteaux tenaient lieu de miradors ou de tours de guet. Les soldats étaient vraiment seuls et parfois – semble-t-il – certains s'ennuyaient à mourir. Surtout ceux qui venaient d'autres régions que les zones boisées et qui ne savaient pas se distraire en écoutant le frémissement secret, la respiration oppressante de la forêt.

C'est là-dessus que se basait en grande partie le plan de Petra Maier. Si la première partie de son plan, celle qui nécessitait

une semaine de travail dans la brigade des pousseuses réussissait, alors elle devrait avoir recours à l'objet particulièrement *valable*, peut-être le plus *valable* qui soit en cette partie du monde. Et elle devait l'offrir directement à Mariam Bek pour obtenir quelque chose qui soit vraiment à la mesure de la *valeur* de ce que Dieu, le hasard, la chance qui l'avait abandonnée le jour où elle était allée chercher sa carte d'identité à la police de Peta, lui avait fait trouver.

Elle n'avait pas trouvé de tôle, ni de mousse d'amadou, pas même un lézard vert, un hérisson vivant ou mort, elle n'avait rien trouvé, excepté les quelques poignées de canneberges ou de cassis qu'elle mangeait aussitôt, mais prudemment, sans gloutonnerie, pour ne pas éprouver son estomac et ses intestins, elle n'avait rien trouvé qui pût lui faciliter la vie. C'était peut-être aussi parce qu'elle était tombée sur cette chose *valable*, extraordinairement *valable*, dès le quatrième jour de son travail de pousseuse. C'était sa troisième semaine au camp. Elle savait déjà que le travail qui consistait à pousser les billes était le plus dur et elle avait mis sa cervelle à contribution pour tenter d'économiser ses forces. Tout en faisant rouler son premier morceau de tronc d'arbre vers le chemin, elle s'efforçait de mémoriser les dénivellations du terrain, les parties plus faciles ou les plus difficiles, l'endroit où elle devait s'arrêter pour reprendre souffle, l'endroit où elle pouvait se reposer sans être vue, raison pour laquelle elle essaya de distinguer où se tenaient les soldats. Cela lui coûta assez cher, des écorchures et une belle contusion parce que le morceau de bois, plus lourd qu'elle ne se l'imaginait, était parti de travers et s'était retourné. Mais elle ne s'était plainte à personne, pas même à elle-même. Elle mit de l'écorce fraîche de bouleau et de la toile d'araignée sur les écorchures en cherchant à fixer dans sa mémoire la configuration des lieux dans les moindres détails. Pour ce qui est de réussir – elle avait pas mal réussi. Elle avait aperçu la lueur de la baïonnette du soldat de garde, l'arme était sans doute appuyée contre un tronc d'arbre, et lui était peut-être étendu à son pied, flemmardant au soleil. Le lendemain, juste à l'endroit où elle avait aperçu l'éclat de l'acier au soleil, elle tomba sur une pierre bizarre qui, normalement, n'avait rien à faire là. C'était un morceau de grès ovale et grisâtre, strié de fines particules de mica. La

terre tout autour était argileuse, mélangée à des zones d'humus biologique, résultant des accumulations annuelles de branches de sapin et autres produits ligneux (elle n'avait pas encore oublié ce qu'elle avait bûché pour son bac), et mêlée à de l'eau de pluie ou d'infiltrations, ou venue des bourbiers environnants. Ce marécage s'était transformé à un moment en tourbière typique. Or dans ces endroits, le grès est exclu. Ce qui signifiait qu'il avait été apporté là exprès. Quelqu'un l'avait apporté. Il ne pouvait certainement pas s'agir de l'un des détenus qui avaient abattu les arbres avant leur arrivée, les hommes étaient très sévèrement gardés et n'avaient rien à faire sur le trajet établi *ultérieurement* pour le transport des billes vers le chemin. Logiquement, donc, cette pierre avait été apportée là par quelqu'un d'autre. Depuis bien plus d'un jour ou d'un an, depuis fort longtemps, car son propre poids l'avait enfoncée dans le sol. Si Petra ne s'était pas efforcée d'apercevoir de nouveau l'éclat de la baïonnette, pour se pencher ensuite vers son morceau de tronc, elle ne l'aurait pas vue. Elle était d'ailleurs si souvent passée à côté d'elle sur ce petit sentier, le meilleur, qu'elle-même avait tracé. Chaque pousseuse traçait sa propre voie, en dosant ses forces, en s'adaptant du mieux qu'elle pouvait au terrain. Le décompte était fait sur le lieu du dépôt et le quota était le même pour toutes : huit billes par journée-lumière. Pour une femme fluette, c'était beaucoup, et si elle n'avait pas réussi à changer d'équipe, à rester au camp pour le nettoyage, ou bien au moins à la coupe, les jours où elle avait ses ennuis naturels, huit billes devenaient une torture. La règle était stricte – huit morceaux de tronc par jour – c'était la norme. Ne pas remplir la norme journalière vous obligeait à le faire à la semaine. Si on n'avait pas fait la norme hebdomadaire, cela menait automatiquement à revenir dans la même équipe la semaine suivante avec une ration alimentaire diminuée, en bref *sauter le repas de midi*. C'est alors que s'enclenchait l'engrenage – la faim, mâcher de l'écorce, chercher des fruits, des feuilles plus ou moins comestibles, gratter pour trouver des limaces et des vers, et la dernière solution, les fourmis noires ou rouges. Quand une femme en arrivait à cette dernière solution, son sort était déjà arrêté, il ne lui restait plus qu'à se retirer dans la partie sombre de la baraque, ne plus sortir à l'appel un jour

ou deux et puis les *sanitarki* venaient la sortir les pieds devant pour le décompte. Dès l'instant où apparaissaient sur la poitrine et le front de la malheureuse des taches rosâtres, quand son regard s'embrumait à cause de l'acide phénique des fourmis rouges, personne ne pouvait plus la sauver et elle ne souffrait même pas. L'acide phénique était comme une drogue, il agissait lentement mais sûrement. Il provoquait d'abord une déshydratation terrible puis une raideur des membres et des muscles du visage. C'est pourquoi l'image de celles qui avaient mangé des fourmis rouges aurait été presque comique, si elle n'avait été entourée de l'atmosphère et de l'odeur si particulières de la mort.

Après avoir vu la pierre, elle avait égayé la bille dans l'ornière déjà creusée, soigneusement, pour ne pas la renverser. Puis, tout doucement, sans faire plus de bruit que les pas habituels sur les branches de sapin tombées à terre ou que le son du tronc roulé, elle choisit une branche assez solide pour retourner la pierre. En cherchant la branche elle n'avait pas eu peur. C'était chose coutumière que de s'aider de branches ou de coins de bois pour faire rouler le tronc. Seule une autre détenue aurait pu la voir. Si le soldat s'était levé et s'était approché il aurait fait un bruit spécifique qu'elle aurait inmanquablement entendu. Mais ce n'était pas possible. Le soldat n'avait pas le droit de s'approcher. Il avait le droit de lui tirer dessus s'il en avait envie, mais pas de s'approcher. Elle avait regardé attentivement tout autour d'elle, tendu l'oreille, rien que le silence déchirant de la forêt, pas le moindre souffle de vent. Elle glissa la branche sous un des bords de la pierre de grès, en la vrillant comme un tournevis dans la terre brune et friable, et appuya tout doucement pour ne pas la briser. Puis elle appuya pour de bon. La première fois, elle ne réussit qu'à enfoncer davantage son levier dans la terre molle. Elle essaya encore une fois, après avoir placé un morceau de bois sous la branche, comme un patin. Cette fois la pierre bougea, sortit de son logis. Une boule de vers noirs, ou peut-être de vers de terre d'une espèce inconnue, émergea, s'agitant à cause de la lumière. Elle poussa plus fort jusqu'à déloger complètement le grès, puis elle déplaça la branche sur le patin et en même temps la pierre, laissant apparaître la moitié de la surface couverte par la dalle grise.

C'est alors qu'elle vit l'objet *valable*. Le plus *valable* qui puisse être et dont bien des choses pouvaient dépendre, même sa vie, elle en était sûre. C'était un petit sac de peau tannée qui semblait indemne, la peau ayant sans doute été enduite d'une sorte de peinture ou de vernis. Petra Maier ne s'y connaissait pas trop. Un petit sac de couleur foncée, marron ou peut-être noir, solidement fermé par une cordelette noire, en cuir elle aussi, difficile à dire, parce qu'il était presque entièrement recouvert d'une couche de moisissure verdâtre. Elle tendit la main, dégoûtée à cause de ces vers inconnus, puis elle changea d'avis, elle passa une petite branche de pin sèche dans le nœud de la cordelette, tira et attrapa le sac. Elle était émue et en sueur. Émue, parce que, pour la première fois depuis qu'elle était tombée dans le piège de Peta, on aurait dit que le sort lui souriait, et baignée de sueur parce qu'en une fraction de seconde, un serpent noir et fin, pas plus de 8 à 10 centimètres de long, avait jailli de quelque part, de la partie sombre de la pierre. C'était exactement comme dans les contes de fées : « le trésor était gardé par des vipères ». Ce n'était pas une vipère mais bien pire, c'était un serpent de verre, un serpent très fragile : si on le jette par terre même d'une hauteur de quelques centimètres il se brise en morceaux ; il est excessivement dangereux, sa morsure ne fait pas plus d'effet qu'une piqûre de moustique, mais la mort survient en quelques minutes. Une paralysie générale s'installe qui interrompt la respiration puis les battements du cœur. Personne n'avait rencontré un serpent de verre jusque-là, mais toutes les femmes du camp en avaient entendu parler. Comment? Difficile de le savoir. Peut-être par Mariam Bek qui l'avait peut-être dit à Edwige – la seule avec qui elle échangeât quelques mots de temps en temps – pour éviter que quelqu'un n'apporte au camp un serpent de verre en croyant que c'était une chose *valable*. Mariam Bek était au courant des petits trafics dans les baraques, avec les lézards, les hérissons, les morceaux de tôle, les boutons ou les débris de verre, mais elle n'avait pris aucune mesure contre ceux-là et ne comptait pas en prendre. Elle était persuadée que les choses *valables* contribuaient à diminuer les cas d'hystérie ou de folie dans le camp. Non qu'il n'y ait eu de solution rapide pour ces cas ; les personnes en question, si elles n'avaient pas été descendues par

les gardes en cherchant à sortir de la zone surveillée du camp, étaient isolées et oubliées dans un trou creusé à ces fins, à l'extrémité de la place d'appel. Pendant quelque temps, on entendait les hurlements, les cris, amortis, suffisamment amortis pour ne pas taper sur les nerfs de ceux qui ne savaient pas de quoi il s'agissait. En quelques jours, c'était fini. La règle du Dal'stroï 27 était étrange – pratiquement, personne ne pouvait s'évader, les lieux de travail les plus éloignés, les plus avancés dans la forêt, n'étaient pas gardés. Plus on s'approchait du camp ou de la voie ferrée, plus la surveillance était sévère. Et le camp lui-même était gardé conformément à toutes les dispositions prévues et de façon réglementaire. Évidemment, l'Administration savait ce qu'elle faisait, le camp était un camp et les règles *internes* strictes assuraient la santé psychique de tous. Sans le respect sévère de ces règles, toute l'Administration et les soldats de la garde se seraient sentis pareils aux détenues, dans le même espace, et soumis au même isolement et au même oubli. Seuls les règles et leur strict respect à l'intérieur du camp donnaient un sens au Dal'stroï 27. L'unique personne à comprendre parfaitement cela, c'était Mariam Bek, celle qui était à la fois déportée et *natchalnitsa*. Pour cette raison, elle était la personne la plus puissante du camp.

Sans savoir au juste ce qu'il y avait dans le petit sac de cuir qu'elle venait de sortir au grand jour d'un geste bref mais prudent, Petra Maier pensa que la chose *valable* qu'elle avait sous les yeux ne pouvait avoir de la valeur qu'entre les mains de Mariam Bek. Mais on n'accédait pas à Mariam Bek si facilement et ça n'avait pas de sens à défaut d'une bonne raison. Au moment où Petra avait trouvé ce petit sac, elle ne disposait d'aucun motif sérieux d'aller la voir. C'est pourquoi, pendant un certain temps, elle avait éprouvé un sentiment bizarre – elle avait sur elle une chose *valable*, la plus *valable* qui soit, et ça ne lui servait à rien. À quoi pouvaient donc lui servir les cinq pépites d'or qu'un Kerjak quelconque avait cachées des années plus tôt sous cette pierre qui s'était trouvée sur son chemin par hasard, tout à fait par hasard. En effet, il y avait dans ce petit sac cinq pépites d'or véritable de belle taille, de la grosseur d'une noisette. Elle savait que c'était de l'or sans le tester. Elle en avait vu dans la maison de son oncle Niculae

qui l'achetait à Roşia. Bien sûr, ce n'était pas légal, mais l'or est fait pour ça, pour être vendu en cachette. Certes, elle n'avait jamais vu de pépites aussi grosses et jamais autant d'or à la fois. L'oncle Niculae avait peut-être bien plus d'or caché que celui trouvé dans la forêt sibérienne, mais quand il le montrait ce n'étaient que d'infimes fragments, pas plus gros qu'une tête d'épingle, minuscules papillons, ou petits grains, et il le faisait en grand secret : « Tu vois ma petite, c'est ça le vrai pouvoir, si tu as ça, si tu l'as, tu n'as plus à t'en faire. » Puis il le rangeait soigneusement, d'abord dans une feuille de papier à cigarettes, ensuite dans un bout de peluche bordeaux et finalement dans un petit sac de cuir, assez semblable à celui sur lequel elle venait de tomber. « Mais sache que c'est l'œil du diable », il le tapotait de son doigt abîmé – il avait perdu un ongle à la Grande Guerre, en réalité, il s'était coupé l'extrémité du doigt pour échapper au front –, « on tue pour ça, si tu ne sais pas le mettre en lieu sûr, mieux vaut ne pas te compliquer la vie avec. » Il disait chaque fois la même chose et, ensuite, il lui caressait les cheveux : « Vas-y, allez, va maintenant », et il s'arrêtait avant d'avoir fini de lui dire tout ce qu'il avait en tête. Ou bien c'était elle qui avait toujours eu l'impression que l'oncle Niculae avait quelque chose d'important à lui dire et qu'il ne le faisait pas pour des raisons qu'il était le seul à connaître.

D'un geste rapide elle retroussa le bas de sa robe en toile de sac marquée de son numéro de détenue, ZK 01437 – un numéro qui ne correspondait plus depuis longtemps aux enregistrements réels, à cause des pertes dans les premiers jours –, elle en déchira, comme elle put, un petit morceau et glissa le petit sac de cuir dans le bandage qu'elle s'était confectionné avec sa robe de la maison, bien entortillé pour tenir. Ce bandage était un de ses biens les plus précieux. Plus précieux que le petit sac qu'elle venait de trouver. Ce bandage improvisé lui avait sauvé la vie. C'était la raison pour laquelle elle ne pourrait jamais se fâcher avec Helga, parce que c'était elle qui le lui avait conseillé : « Bande-toi bien serré quand tu pars au travail, sinon tu mourras. » Elle ne pouvait pas savoir que c'était un conseil inestimable, elle ne l'avait suivi qu'en raison de son état de prostration totale, elle n'avait pas encore repris ses esprits après le voyage infernal, l'arrachement brutal

à Peta, elle était une somnambule, obéissant à n'importe quel ordre, d'où qu'il vînt. Elle avait eu de la chance avec Helga, à peine plus âgée qu'elle, mais qui avait déjà toute une vie derrière elle, elle avait même été mariée, un mariage de guerre, hâtif, il était mort un mois plus tard, en Bosnie, dans une escarmouche stupide avec les partisans de Tito. Après avoir commencé à s'éreinter à la coupe, mais surtout à pousser les troncs, elle s'était rendu compte de la valeur particulière du conseil d'Helga. Surtout après avoir vu les premiers cas de hernie abdominale ou de descente d'organes causés par les efforts. Petra Maier avait pris conscience du fait que le camp dans lequel elles se trouvaient n'était ni un camp d'isolement ou d'expiation de fautes personnelles ou collectives, pas même un camp de travail où quelqu'un aurait tant soit peu estimé le pourcentage de rentabilité. C'était un camp où ne comptait que le résultat en chiffres absolus – mètres cubes de bois coupé et transporté. Il était souhaitable que le nombre de mètres cubes de bois soit le plus élevé possible, mais face au néant absolu, qui était en fait le maître de la Russie, n'importe quel morceau de bois arraché à la forêt était un gain satisfaisant. Elles, les détenues du Dal'stroï 27, étaient la dernière des choses qui comptaient. Et si elles crevaient toutes à couper des arbres dans la forêt, toutes seraient remplacées, une à une, par d'autres malheureuses prises dans le filet jeté sur l'ensemble de l'Europe de l'Est. Qui donc interviendrait et pourquoi? Qui s'intéresserait à elles, qui voudrait les sauver? Ceux qui restaient chez eux rendaient grâce à Dieu d'y avoir échappé cette fois-là, pleuraient peut-être un petit peu, en cachette, mais ils voulaient vivre, ils en avaient le devoir. Dans n'importe quelles conditions? Dans n'importe quelles conditions, auraient répondu en tout premier lieu ces femmes déportées presque par hasard, parce qu'elles voulaient vivre, elles aussi, n'importe comment, dans n'importe quelles conditions. Elle était reconnaissante à Helga pour le conseil donné à temps, elle ne pouvait pas se fâcher contre elle pour l'histoire du peigne, cet os denté était la seule chose *valable* qu'elle possédât, mais elle, Petra Maier, avait d'autres projets. Elle voulait s'échapper définitivement du Dal'stroï 27, s'échapper et rentrer chez elle. Dieu et ce Kerjak inconnu lui étaient venus en aide, le sac de cuir restait collé contre la peau de son

ventre, elle en sentait la pression, comme pour lui rappeler à chaque instant qu'elle devait vivre parce qu'elle *pouvait rentrer à la maison*. C'est peut-être cette pression constante sur son ventre qui lui donna l'idée simple sur laquelle elle fondait son projet. Et l'éclat de la baïonnette du soldat n'y était pas tout à fait étrangère. Le soldat avait dû se lever, il avait pris l'arme à la main et c'est ce qui avait attiré le rayon de soleil sur l'acier de la baïonnette. Il s'était dressé juste au moment où Petra Maier rajustait les pans de sa robe en toile de sac. Une fraction de seconde, pas plus, les yeux du soldat s'étaient arrêtés sur la blancheur insolite de ses jambes dénudées. Elle n'en avait pas la preuve, mais aucune femme au monde ne se trompe quand elle est regardée de cette façon.

Alors elle avait jeté un coup d'œil tout autour, il n'y avait personne, il n'y avait rien. Et la lueur avait disparu. Elle était retournée à son morceau de bois et l'avait poussé doucement pour ne pas le renverser. Elle sentait à chaque pas la pression des cinq grains d'or, bizarre, inhabituelle, qui lui procurait un plaisir quasi érotique. Ou bien n'était-ce que l'écho de cette fraction de seconde où elle avait été regardée comme une jeune fille surprise au bain.

Son projet prit sans doute corps pendant son sommeil, obsédée qu'elle était par l'idée de s'échapper, parce que ce n'était pas un hasard si cette pierre de grès s'était trouvée sur son chemin. Bien d'autres femmes, d'autres baraques, avaient certainement travaillé à cet endroit, en diverses équipes. Aucune n'avait aperçu la pierre, et si quelqu'un l'avait vue, elle n'avait pas compris pourquoi il lui avait été donné de la voir.

Une fois son plan mûri, ce fut comme se réveiller d'un noir évanouissement, un retour au réel à travers le brouillard. C'est alors qu'elle entendit *tiotia* Sacha parler roumain. Ou bien il lui avait juste semblé l'entendre. Elle avait peut-être dit : « Il va y avoir un contrôle » et elle était *la seule à avoir entendu le reste de ses paroles*, « les femmes enceintes s'en iront. Elles ne sont pas bonnes pour le travail ». Une chose était sûre, le lendemain, tout le camp était en folie. La possibilité de rentrer chez elles « à la suite d'un contrôle » leur semblait à toutes naturelle, voire méritée, justifiée. Pour Petra Maier les choses étaient un peu différentes – elle avait sur elle une chose extraordinairement *valable*, elle la sentait appuyer sur son ventre

dans le bandage qui lui avait sauvé la vie jusque-là, et cette chose devait la faire sortir du camp, la ramener à la maison. Autrement dit, cela devait l'aider à mettre en application le projet qui avait germé dans sa tête au moment précis où elle s'était sentie enveloppée par les regards du soldat caché dans les taillis. Le tronc d'arbre roulait plus facilement parce que la pression des cinq grains d'or la persuadait à chaque pas qu'elle serait en mesure de décider Mariam Bek à organiser vraiment un contrôle. Cette idée était dépourvue de bon sens, absurde même, mais c'était le seul moyen. Le seul moyen pour une femme déportée au Dal'stroï 27 de rentrer chez elle avant les premières gelées. Et d'ici là, il restait trois mois. Pour mener à bien son projet, elle devait parvenir à deux choses : que le contrôle soit réel et qu'il soit en sa faveur. Si pour son premier objectif sa chose *valable* pouvait l'aider, même si ce n'était pas garanti à cent pour cent, pour le deuxième elle avait besoin de tout autre chose. Elle ne savait pas comment cela pourrait se passer, mais elle savait qu'elle ferait tout pour ça. Même si elle devait, comme Isis, rester seule au monde.

III

Alik Berkoutov avait craint bien des choses jusqu'à cette nuit-là : le lieutenant Arkhipov, le sergent Ivanov (un chien qui avait fait deux mois de front à la fin de la guerre, convaincu, pour cette raison, d'avoir droit de vie ou de mort sur ceux qui avaient été appelés sous les drapeaux après la chute de Berlin), la malaria, les six mois d'hiver qui allaient venir. Il avait eu peur de rester le ventre creux le soir. Il avait le poste le plus éloigné et arrivait toujours en retard à la baraque, quand les soldats plongeaient déjà leur cuiller dans la gamelle de *kacha* de millet, aux reflets jaunes de graisse de mouton. Lui, il aimait ça, toute sa vie, jusqu'à l'armée, il n'avait mangé que de la viande de mouton, de la graisse de mouton, des boyaux de mouton séchés dans le vent, de la tête de mouton – non, ça, c'est le grand-père qui la mangeait, ou toujours le même invité, s'il se trouvait là : un chasseur de *lazani*, des autours grands comme des aigles, mais tout de même des autours. Il avait eu peur qu'on prolonge son service militaire ou de perdre une pièce de son équipement, ceinture, musette, cartouchière, cartouches, au nombre de cinq, la baïonnette, des lacets, des boutons, son arme : un Putilov 1902, un modèle ancien, guère meilleur que le fusil de son père, qui était bien dissimulé sous le tas de fumier et de paille pour le feu. Il avait eu peur de tout, mais, surtout, d'être vu par une détenue.

Le lieutenant Arkhipov faisait son inspection matin et soir, il avançait lentement en déplaçant ses pieds sur le côté, pesamment, comme s'ils étaient plongés dans l'eau, et il dévisageait chaque soldat avec insistance. Il les fixait droit dans les yeux, attardait son regard lourd sur le visage de chacun. Alik sentait ses joues se figer sous ce regard. Il les examinait plus attentivement qu'un maquignon à la foire aux chevaux. Alik y était allé quelques fois et savait comment ça se passait, il aurait suffi qu'il lui saisisse la mâchoire pour lui scruter les dents et ça aurait été tout à fait pareil. Il aurait bien poussé un soupir de soulagement une fois que le lieutenant l'avait dépassé, mais ça ne se faisait pas. Celui-ci aurait fait demi-tour et aurait tout recommencé depuis le début. Et ce que le lieutenant Arkhipov voulait découvrir, personne ne pouvait le cacher. Le lieutenant Arkhipov les observait méticuleusement pour savoir si l'un d'entre eux avait enfreint le règlement pendant la relève de la garde et jeté délibérément un coup d'œil sur une détenue. Eh bien, ça arrive quelquefois d'apercevoir du coin de l'œil une silhouette imprécise entre les branches, de voir une ombre vaciller et disparaître dans les fourrés, ça valait un avertissement, de sauter un dîner ou de séjourner dans la fosse des arrêts, un couvercle sur la tête, bien fixé avec une traverse de chemin de fer, noire de goudron et lourde comme la nuit. Mais c'était tout autre chose de regarder exprès, d'essayer de deviner quelles femmes se cachent non seulement dans la forêt, mais aussi sous les haillons crasseux que portaient toutes les détenues et qui les faisaient se ressembler toutes, avec leur allure de gerbes de massette ambulantes. Alik avait vu ce genre de gerbiers pliés en deux mais immobiles quand il était allé pour la première fois chez un médecin, à deux jours de cheval de chez lui. Son père l'avait transporté comme un ballot de peaux de mouton, attaché au pommeau de la selle pour l'empêcher de tomber, il l'avait emmené au plus vite parce qu'il était brûlant de fièvre et n'arrivait presque plus à respirer. Il était à moitié inconscient et plus tard, en regardant par la fenêtre du dispensaire les gerbes de jonc, noires, pareilles à des hommes pliés en deux, disséminées près du miroir trouble de l'étang, il avait appris qu'il avait été sur le point de mourir. Si son père avait tardé une demi-journée de plus, il aurait été mort et enterré, il était resté inconscient pendant

près d'une semaine. Il n'avait plus à respirer par le tube que le docteur lui avait planté dans le creux de la poitrine. La plaie était recousue et presque sèche, mais ses oreilles bourdonnaient et il ne pouvait pas se lever tellement il était affaibli. À part ça, en bonne santé, le gaillard, « sain comme après une diphtérie », disait le docteur, parce que c'est bien la diphtérie qu'il avait eue. De toute cette aventure, il ne lui restait qu'une entaille au creux du cou, en haut de la poitrine, et on ne la voyait même pas, à cause de la tunique militaire fermée jusqu'au dernier bouton, selon les exigences du lieutenant Arkhipov. On ne la voyait pas le matin et le soir, aux inspections, mais à son poste, c'était différent, il déboutonnait sa tunique et laissait le soleil lui chauffer la peau. S'il n'y avait pas eu les moustiques, tout aurait été comme au bon vieux temps quand il paressait dans l'herbe, en jetant de petits coups d'œil sur les chevaux les plus éloignés pour ne pas les perdre. Il partait avec le troupeau de chevaux au printemps et revenait tard dans l'automne, aux premières gelées blanches. Alors, au cœur de l'automne, le soleil chauffait en milieu de journée aussi fort qu'ici, en été, dans la taïga. S'il n'y avait eu cette histoire d'hiver qui s'approchait furtivement, comme une bête sauvage dans la forêt, l'armée, même ici, dans le corps de garde, n'aurait été que le prolongement de l'époque où il vagabondait tout seul, des semaines entières, sans rien entendre d'autre que le hennissement des juments tourmentées par les taons. Le vent, les insectes, les brins d'herbe, les feuilles, une taupe par-ci par-là, bruissant entre les mottes de terre, les repas solitaires en répartissant minutieusement ses provisions par jour et par semaine, la traite des juments, les chevaux montés à cru, l'odeur âcre de sa sueur et de celle des animaux, l'eau saumâtre, les sangsues, les mêmes moustiques et, la nuit, les étoiles. Il les connaissait toutes, même si entre le printemps et l'automne le ciel changeait. Il ne savait pas leurs noms, mais il connaissait leur position les unes par rapport aux autres dans tous leurs mouvements. Son père ne lui avait montré qu'une petite étoile, l'étoile polaire, comme il l'avait nommée, la seule qui reste toujours à la même place.

– Quand tu la regardes, ça veut dire que tu es tourné vers la maison. Là-bas, il y a moi, ta mère, ta grand-mère, ta sœur. Si tu veux venir nous voir, il ne faut marcher que la nuit en

l'ayant constamment en face pour ne pas te perdre, jusqu'à ce que tu tombes sur le cours de l'Orhon. De là, tu te débrouilleras, tu es déjà à la maison, comme qui dirait dans les environs.

Il ne s'était jamais trouvé contraint de retourner tout seul chez lui. Le moment venu, quand l'herbe gelait, son père venait le chercher et ils rentraient tous les deux, le troupeau à présent gras et le poil luisant. La dernière fois, son père était venu plus tôt, bien plus tôt, les chevaux étaient encore efflanqués, l'hiver avait été long et ils avaient eu plus de joncs à manger que de foin.

Il était arrivé à toute allure en émettant des sons perçants pour l'avertir, il avait une façon particulière de crier, qu'il tenait, disait-il, de son grand-père et qu'il voulait à tout prix enseigner à Alik, car ils tiraient leur nom de ce cri, c'était comme un cri d'aigle, de *berkout*, mais plus puissant et plus pénétrant. Il poussait ce cri du fond de sa gorge pour l'avertir que c'était bien lui, pour qu'il ne tire pas sur lui, avec son fusil antique, mais fiable, graissé et regraissé, monté et démonté des centaines de fois, nettoyé encore et encore, car la poussière se déposait et la graisse se transformait en pâte qui engluait le chien, ce qui valait tout de même mieux que de le laisser rouiller. Ce mousqueton avait plus de quatre-vingts ans, il le tenait de son arrière-grand-père qui avait fait la guerre de Crimée et s'était retrouvé ensuite dans les Balkans. Après vingt ans d'armée il était rentré à la maison avec ce mousqueton et soixante roubles d'argent du gouvernement, plus dix pièces d'or turques, don d'un officier ottoman qu'il avait laissé s'échapper après la bataille du défilé de Šipka. Ses histoires eurent la vie plus longue que son argent et, plus que les histoires, ce qui dura ce fut l'arme, pour laquelle on fondait des balles rondes en plomb dans des moules en argile soigneusement conservés d'une génération à l'autre. En échange d'un cheval, on se procurait suffisamment de poudre et de plomb pour un an. Chaque année on choisissait le cheval en question et tous l'appelaient *Berdan*, du nom du fusil, incrusté en lettres d'acier à l'articulation du canon. Il n'avait guère de portée, le canon était lisse, mais, entre cinq cents et sept cents pas, il était précis. C'est pour ça que son père criait comme l'aigle, en courant vers lui et en agitant l'ordre d'incorporation,

histoire de ne pas se retrouver avec un plomb en plein front. Il savait bien ce que c'était d'avoir un fusil à la main et de ne pas tirer pendant tant de temps. Alik n'avait jamais tiré parce que cela n'avait jamais été nécessaire.

Ce jour-là, il tira de joie, d'inquiétude, sur tous les jours qui allaient venir, il tira en l'air et le bruit effraya tellement les chevaux qu'il leur fallut toute une journée pour les rassembler.

D'une certaine façon, il regrettait d'être appelé si tard dans l'armée. La guerre tirait à sa fin, elle était peut-être même finie, les nouvelles parvenaient difficilement jusqu'à l'Orhon ou pas du tout et étaient sans doute inventées par le président du soviet du village. Il devait bien dire quelque chose aux gens, il était l'autorité, voyez-vous, et l'autorité était celle qui savait et décidait ! Pour ce qui était de décider, il décidait, il tranchait même dans le vif au besoin, mais, pour savoir, c'était plus compliqué. Alors Efrem Ivanytch, l'un des deux *urus* d'Orhon Aoul¹, se sentait obligé de leur donner aussi des nouvelles du cours de la guerre. Alik et les autres gars restaient bouche bée, les yeux brillant longtemps, quand ils écoutaient les détails des batailles menées quelque part, si loin qu'elles n'avaient pas l'air vraies. Mais elles étaient vraies, tellement vraies que certains hommes de la région, partis pendant des années à l'armée, avaient été déclarés morts par Efrem Ivanytch qui avait érigé en leur honneur une stèle en bois, entourée d'une grille en fer forgé, apportée avec mille peines de Tchita, une grande ville du côté de la Chine. Efrem Ivanytch avait tué deux chevaux pour la transporter depuis le chemin de fer sibérien jusqu'à Orhon Aoul.

Alik n'avait jamais vu de chemin de fer, ni la grande ville de Tchita, mais il savait presque tout d'après les récits de l'autre Russe de l'aoul, Serafim. Serafim ne ressemblait pas du tout à Efrem Ivanytch. D'abord, Serafim était invalide, il avait une jambe en moins à partir du genou, c'est pourquoi il ne s'éloignait pas trop du village. Pour ce qui est de monter à cheval, il montait, mais il ne s'était jamais absenté même une seule nuit de sa cabane faite de branchages et d'argile mêlés à du fumier. Tout le monde savait que Serafim veillait longtemps,

1. Aoul : village (mot venant du tatar *awil*).

la lumière allumée, il avait une lampe comme on n'en avait encore jamais vu à Orhon Aoul, avec un verre et une longue mèche, une lampe en porcelaine apportée de Chine. En fait, Serafim avait trouvé refuge à Orhon Aoul l'année où Alik naissait, en 1927. Il était apparu brusquement en bordure du village, là où l'on jette les os pour les chiens. Il avait été accueilli par un chœur d'aboiements furieux, et au moment où tous pensaient qu'il allait être mis en pièces, Serafim avait émis un sifflement léger, comme le vent dans les herbes, et les chiens s'étaient calmés comme par enchantement, à moins que ce ne fût vraiment un sortilège connu de lui seul. Son père lui avait raconté cette histoire quand il l'avait vu traîner plus que les autres garçons près de Serafim. Il lui avait dit : « Attention, mon garçon, veille à ce que ce Serafim ne te tourne pas la tête, il en sait plus que tous les hommes d'Orhon Aoul. » Alik avait demandé bêtement : « Plus qu'Efrem Ivanytch ? » Son père avait fait les gros yeux : « Toi, mon petit gars, fais gaffe, à ce que je vois, tu commences déjà à avoir l'esprit tourné. » Mais il n'y avait nulle trace de contrariété dans sa voix. Il est vrai qu'Alik aimait se trouver aux côtés de Serafim, il lui donnait un coup de main par-ci, par-là, essayait de savoir ce qu'il y avait de vrai dans ce qu'on racontait au village sur le « Russe venu de nulle part ». Il avait appris qu'il n'était même pas Russe, mais, dans cette partie du monde, tous ceux qui avaient les yeux clairs – et les yeux de Serafim avaient la couleur de l'herbe au début de l'été, mi-verts, mi-tirant sur le jaune – passaient pour *Russes*. Efrem Ivanytch ne lui adressait la parole que s'il ne pouvait faire autrement, par exemple quand il passait dans chaque famille pour avertir les hommes que le lendemain il distribuerait les ordres du soviet du village.

Alors il échangeait plus que les deux paroles de chaque soir, quand il passait devant la porte de Serafim et l'appelait par son nom, « Serafim », et l'autre répondait : « Je suis là. » Efrem Ivanytch disait « *Vsio v poriadke*¹ » et se dirigeait à pas tranquilles vers le soviet du village, où il s'attardait jusqu'à minuit. Personne ne savait ce qu'il y faisait, mais dans tout Orhon Aoul il n'y avait que deux lumières – l'une dans la

1. Tout va bien !

cabane de Serafim et l'autre dans le bureau d'Efrem Ivanytch. Certains garçons pariaient des œufs de caille sur la première lumière qui s'éteindrait. Si l'on se figurait le site comme une bête immense qui respire paisiblement dans l'obscurité de la nuit, on pouvait croire que ces deux lumières étaient les yeux qui guettaient. Et finalement ils se fermaient, vaincus par la fatigue ou par le silence soporifique de la steppe, sur laquelle même le vent ne passait plus. Il n'y avait que l'eau de l'Orhon pour clapoter sans trêve. Serafim venait de l'autre partie du monde, à peu près du côté où l'arrière-grand-père d'Alik avait fait la guerre. Enfin, pas vraiment du même côté, parce qu'il ne savait rien du défilé de Šipka et de la bataille qui avait eu lieu là-bas, entre les armées du tsar et les Turcs. Alik lui avait souvent posé des questions sur les événements relatés par son arrière-grand-père, Taboun, mais soit Serafim s'était vanté en disant venir de ces parages, soit les récits de Taboun, l'arrière-grand-père, n'étaient qu'imagination. C'est ce qu'il supposait... Le mousqueton Berdan était là, bien visible, et c'est l'arrière-grand-père qui l'avait rapporté. Cela voulait dire que Serafim avait menti ou bien que les histoires avaient tellement changé qu'on ne pouvait plus en tenir compte. En tout cas, il y avait quelque chose qui clochait avec ce Serafim. Certains disaient qu'en fait, c'était un déporté qu'Efrem Ivanytch avait sous sa garde, c'est pourquoi il passait tous les soirs devant sa cabane. D'autres disaient qu'il n'était pas déporté, mais que c'était un de ceux qui avaient combattu aux côtés du baron von Ungern, un Allemand qui avait fini par passer en Mongolie avec toute sa tribu, les cosaques, les soldats, les femmes, les charrettes, et de là, en Chine, et que Serafim étant blessé on l'avait laissé au bord de la route, qu'il s'en était sorti tant bien que mal et était retourné parmi les humains. D'autres encore, les plus sûrs de leurs dires, étaient convaincus que Serafim était un chaman ou un *sheitan*. Chaman, c'est-à-dire sorcier, parce qu'il avait calmé les chiens en un clin d'œil. Ou *sheitan*, c'est-à-dire diable, parce qu'il était boiteux et qu'il s'était rendu maître de la meute de chiens retournés à l'état sauvage, dès qu'il avait fait sa tanière comme les loups près du cimetière des os. Tout le monde dans l'aoul craignait ces chiens, mais tout étranger les aurait craints encore davantage, si bien qu'ils constituaient une bonne garde. S'il était un

diable, on ne pouvait pas le savoir. Le diable ne se manifeste qu'à certains et seulement quand il veut leur perte. Tout le monde savait qu'il n'y avait pas de raison que le diable se manifeste à un petit gars, car il n'en aurait guère tiré de bénéfique. Le diable se montrait aux riches ou à ceux qui avaient beaucoup vécu et beaucoup vu dans leur vie. Il se montrait aux riches pour en faire ses serviteurs et augmenter leurs biens qui désormais ne leur appartenaient plus à eux, mais à lui, à *sheitan*. Quant à ceux qui avaient roulé leur bosse, le diable se manifestait à eux pour leur faire perdre la tête, les empêcher d'apprendre tout seuls à quoi rime le monde, de comprendre qui l'a créé et qui en est le maître. Avec ces derniers, le diable mène un combat difficile, et il y avait des hommes dans Orhon Aoul prêts à jurer qu'au cours de leur vie ils avaient rencontré le diable qui voulait les faire tomber sous sa coupe. *Sheitan* se manifeste soit sous l'aspect d'un renard au pelage extraordinaire, soit sous forme d'eau qui vous tente quand vous avez soif dans la steppe, soit sous les traits d'une femme. Ces trois manifestations de *sheitan* vous captivent et vous mènent à votre perte.

À mesure qu'il grandissait et qu'il devenait proche de Serafim, Alik avait compris que tous ces hommes qui disaient avoir rencontré *sheitan* se vantaient ou, à vrai dire, mentaient. Ils mentaient certainement, car il était arrivé à la conclusion que si par hasard on rencontrait *sheitan*, sous quelque forme que ce soit, il n'y avait pas de salut. Si bien que tous ces hommes prêts à jurer avoir rencontré le diable, et qui en racontaient des vertes et des pas mûres aux assemblées du soviet du village, une fois qu'Efrem Ivanytch leur avait communiqué tel ou tel détail du cours de la guerre, tous ces hommes étaient des menteurs. Mais il n'y en avait pas d'autres à Orhon Aoul. Les moins de quarante ans étaient partis dès les premiers jours de la mobilisation, et par la suite, dès qu'un jeune atteignait ses dix-huit ans, il recevait l'ordre d'incorporation qu'Efrem Ivanytch venait lui remettre en mains propres. On aurait pu dire qu'il y avait quelque chose de louche dans ces ordres d'appel aux armées, ils arrivaient par des voies inconnues et vous tombaient dessus pile le lendemain de la fête bien arrosée à la vodka – curieusement, il se trouvait toujours encore une bouteille de vodka pour l'anniversaire

des dix-huit ans! Serafim lui avait dit en grand secret que tous ces ordres n'arrivaient ni de Tobolsk ni de Krasnoïarsk, mais qu'ils venaient tous de la pièce du soviet du village, éclairée jusque tard dans la nuit. Ceux des commissariats des villes n'avaient pas le décompte des gars d'Orhon Aoul, mais Efrem Ivanytch connaissait les échéances et il les envoyait directement à une mort certaine. Personne n'est revenu des armées à Orhon Aoul. Et comment seraient-ils revenus, comment auraient-ils pu échapper aux griffes de la mort, ces gens qui de toute leur vie n'avaient rien vu d'autre que les chevaux, la steppe, le cours de l'Orhon et le cours des saisons?

Là où on les envoie, expliquait Serafim, il y a une quantité de dangers, plus de dangers que de chevaux dans les *tabouns*¹ de l'aoul. Tu peux mourir parce que tu ne comprends pas ce qu'on te dit, tu peux mourir parce que tu ne sais pas lire ce qui est inscrit sur les palissades, les maisons ou les boîtes trouvées sur ton chemin. Tu peux mourir parce que tu ne sais pas et surtout parce que tu crois savoir. De chaud, de froid, par inattention, par dérision, par bêtise, et tu peux mourir surtout parce que tu ne comptes pas aux yeux d'autres Efrem Ivanytch qui exécutent simplement les ordres. Leur vie dépend de leur application, de même que la mort de ceux qui, après dix jours d'instruction, sont catapultés pour combler les brèches du front ou pour conquérir des ruines sans nom. Alik l'écoutait, l'inquiétude et l'étonnement s'agitant dans sa poitrine comme deux furets vivants qui se débattent dans le même sac et se déchiquettent l'un l'autre pour finalement mettre en pièces le sac.

– La guerre est un devoir, Serafim, un devoir des hommes; quand vient leur temps, ils vont faire la guerre.

Serafim marchait appuyé sur sa canne de noisetier et tapait sur les brins d'herbe qui pliaient mais ne se brisaient pas.

– Tu vois, c'est ça, cette guerre, c'est comme mon bâton, elle ne brise que ce qui lui résiste. Le reste plie et s'en sort indemne.

– Les hommes d'Orhon Aoul ne plient jamais. Ce sont les plus téméraires et les plus courageux, disait Alik avec un brin d'arrogance.

1. *Taboun* : troupeau de chevaux.

– Eh, c’est exactement ce que je disais. Tu vois bien qu’aucun n’est revenu...

Alik, dépité, se frottait les yeux, il y voyait des étincelles plus brillantes que les étoiles.

– Mais la guerre n’est pas finie, Serafim.

– La guerre ne finira pas tant qu’il y aura des hommes à mener à la guerre.

– Moi aussi, j’irai à la guerre, dit Alik, un peu pour le contrarier. Serafim lui lança un long regard.

– Mon garçon, si toi aussi tu vas à la guerre, c’est que tu n’auras pas à aller bien loin : alors la guerre sera toute proche, peut-être juste en amont de la rivière.

Il restait trois ans avant d’arriver à l’âge nécessaire, si bien qu’il n’y avait pas lieu de se quereller.

Serafim le prépara tout doucement pour le moment où il devrait prendre son cheval par la bride et se mettre en route pour trois jours jusqu’à Koulga, lieu où se rassemblaient les jeunes éparpillés dans la steppe afin d’être mis en rangs et emmenés à la halte de Meiden. Là, ils seraient inscrits sur des listes et embarqués dans des wagons de marchandises, les chevaux dans ceux à six portes, les hommes dans ceux à quatre portes, pour être présentés au centre militaire régional. À partir de là, plus personne ne pouvait rien savoir.

C’est ce que Serafim lui avait dit et il devait en être ainsi parce que chaque homme a son propre destin. En réalité, pas chaque homme, seulement ceux qui arrivent, plus ou moins, à décider par eux-mêmes. Dans la mesure où on peut décider, on a un destin, autrement... Jamais Serafim ne lui a dit ce que signifiait cet « autrement ».

Il passait avec Serafim les journées ou les soirées d’hiver. Du printemps à l’automne, Alik restait avec le *taboun* de chevaux, il fallait jusqu’à une semaine pour parvenir aux gras pâturages qui s’étendaient si loin vers le sud que personne n’avait atteint l’extrémité. On disait que là-bas, au bout, il y avait un grand fleuve sur lequel voguaient des maisons flottantes et que sur ses rives vivaient des gens de la tribu des Bouriates. On disait qu’ils portaient les cheveux serrés en queue-de-cheval, des *khalats* et des bonnets de feutre. Ceux d’Orhon Aoul portaient des bonnets en fourrure de renard, de martre ou de zibeline. Ça dépendait sur quoi on tombait. Lui, il

portait un bonnet de chat sauvage et il avait de la chance. Les chats sauvages vivaient en amont de la rivière, au nord, où commençait la forêt et où les hommes d'Orhon Aoul n'avaient aucune envie de s'aventurer. La forêt était sombre et pleine de dangers. Et voici que son destin – il était persuadé de faire partie de ceux qui en ont un – le menait à faire son service militaire précisément dans une forêt. Il était parfois pris d'une épouvante indescriptible, quand il entendait craquer les arbres sans qu'il y ait de vent, sans qu'il se passe quoi que ce soit, ils craquaient avec un gémissement rauque qui vous glaçait les sangs, c'était comme le gémissement d'une énorme bête sauvage blessée, prête à sortir de son gîte et à déchiqeter tous ceux qui croiseraient son chemin. Il savait qu'il n'y avait pas de bête, il n'était pas seul dans la forêt, il y avait des centaines de femmes et les autres soldats de garde, il y avait aussi le lieutenant Arkhipov et le sergent Ivanov, mais lui, Alik, était différent de tous les autres, il n'avait jamais vu la forêt jusqu'à présent, il n'y avait jamais vécu. Il était un homme des steppes, du pays de l'herbe. Ici, c'était autre chose, de totalement inconnu, dont même Serafim n'avait soufflé mot. Avant qu'il parte au service militaire, Serafim avait eu le temps de lui apprendre une foule de choses et ses conseils lui avaient vraiment sauvé la vie. Il lui avait dit qu'il y avait de par le monde des charrettes de feu qui roulent sur des rails en fer et, chaque fois qu'il devrait monter dans une telle charrette, il devait faire attention où il s'installait, jamais au bord. Là, on peut mourir de froid, ou se faire écraser par les autres quand la suite de charrettes appelée *train* s'arrêtait brusquement. Et s'il était bombardé, il devait courir le plus loin possible du train et s'enfouir dans la terre, le plus profondément possible, ou dans la boue, ou une mare, ou de la vase, n'importe où, pour être invisible, du moment qu'on reste en vie, tout peut être lavé, même la peur, même la honte. Il lui avait conseillé aussi de ne jamais dire *non*, mais de se débrouiller pour s'en sortir. La balle te frappe si tu vas à sa rencontre, la plupart du temps l'ennemi tire au hasard, personne ne te cherche exprès. Mais il n'avait pas eu besoin de suivre ces conseils, personne ne les avait bombardés, ni ne leur avait tiré dessus. La guerre avait pris fin avant de quitter Koulga, si bien que ce qui lui fut le plus utile, ce fut de ne jamais dire « non », à aucune corvée, il

nettoya des latrines, porta de l'eau, étrilla les chevaux, les abreuva, il fit la sentinelle plus souvent qu'à son tour, il fit tout ce qu'on lui demandait. Quand il ne comprenait pas le sens d'un ordre, il clignait de l'œil et copiait les autres. Par chance il comprenait bien le russe : en écoutant Efrem Ivanytch, il s'était habitué plutôt aux mots de la ville, alors qu'avec Serafim c'étaient ceux de la campagne qu'il avait appris. Il veilla comme à la prunelle de ses yeux à la cuiller dans sa botte et au fusil sur son épaule. Il avait mouillé ses bottes, comme il se devait, pour les assouplir, peu lui importait qu'elles sentent l'urine, l'essentiel était de ne pas avoir les pieds écorchés, il s'endormait comme une bûche, sur le ventre, sa cuiller, son calot et son arme sous lui, le ceinturon autour du cou, si bien qu'à la fin de la période d'instruction il était en bonne santé et n'avait rien eu à payer à l'adjudant de la compagnie.

Silencieux – on l'appelait « le taiseux » –, il avait réussi à passer sous les regards perfides du sergent instructeur sans se faire remarquer, il avait été au trou comme les autres et autant qu'eux, si bien qu'en fin de compte on l'avait affecté au corps des gardes. Deux fois douze heures. Il pouvait dormir tant qu'il voulait et il ne craignait pas la cour martiale. Personne ne pouvait le surprendre à son poste et rien de ce qu'il gardait ne pouvait disparaître. C'était comme à l'époque où il gardait les chevaux tout seul dans la steppe. Sauf qu'au lieu de l'herbe il y avait la forêt tout autour. Et il avait peur de la forêt. Elle avait d'autres odeurs, d'autres sons, elle était sombre et il se sentait en danger. Il avait rapidement recherché une petite place ensoleillée, une clairière où il voyait le ciel au-dessus de lui. Quand il regardait le ciel, il se sentait en sécurité. Peut-être aussi parce que leur famille était issue des aigles *berkouts*. Mais dans la forêt, il y avait deux des trois manifestations du diable : le renard et la femme. À ce jour il n'avait vu aucune des deux, l'ordre même du lieutenant Arkhipov le préservait féroce de la manifestation féminine, quant aux renards des forêts, ce devaient être des animaux très différents de ceux des steppes, ils ne se montraient pas à tout bout de champ. Il se pouvait que la troisième manifestation, celle de l'étendue d'eau, lui soit apparue à force de regarder le ciel couché dans l'herbe, mais il n'avait jamais eu suffisamment soif pour y croire et le danger n'était pas de s'égarer, de

se perdre en cherchant l'eau, mais de s'élançer vers la voûte céleste. Et là, héhé! là, disait Serafim, il se pourrait que tu trouves les choses vraies, parce que, disait-il encore, la terre n'est qu'une toile de tente sur laquelle se projettent les ombres des choses vraies du ciel.

– Même toi, tu n'es qu'une ombre, lui avait dit Serafim, et Alik s'était montré arrogant, une fois de plus, juste pour dissimuler son trouble.

– Mais alors, ça veut dire que toi aussi, Serafim, tu n'es qu'une ombre.

– Oui, mon petit gars, je ne suis qu'une ombre. Une ombre qui existe aussi longtemps qu'on s'en souvient. Le souvenir est la goutte du cadeau de Dieu, qui s'est éparpillée sur la terre. C'est la seule chose qui appartient au ciel et qui s'est égarée sur terre. Si l'être humain est différent des autres êtres de ce monde, c'est uniquement parce qu'il possède la mémoire. L'homme, lui, peut être immortel aussi longtemps qu'on se souvient de lui, il ne meurt véritablement qu'au moment où plus personne ne s'en souvient! Pourquoi crois-tu que les khans de l'ancien temps ont élevé des kourgans dans la steppe? Pour que tout cavalier, en les voyant, se souvienne et ainsi leur redonne vie, comme tu pousserais une barque embourbée dans l'Orhon. En se souvenant d'un défunt, c'est comme si on le faisait revenir d'entre les morts. Être mort, c'est être oublié. Être oublié signifie qu'on est déjà mort.

Quand il lui disait ce genre de choses, Serafim s'efforçait de le regarder droit dans les yeux. Et Alik avait pressenti avec acuité que Serafim craignait la mort plus violemment que toute autre chose et essayait d'y échapper en se confiant à un garçon qui se souviendrait de lui assez longtemps, puisqu'il avait la vie devant lui. Il se dit alors que Serafim lui passerait tous ses caprices, qu'il se soumettrait à lui, parce que, de fait, lui, Alik Berkoutov, était son maître. Son maître parce qu'il était plus jeune. Il dépendait uniquement de lui qu'il ait une existence plus tard.

C'est ainsi qu'il commença à devenir fantasque et exigeant avec Serafim; il venait ou ne venait pas, il l'obligeait à toutes sortes de corvées, tantôt lui faire à manger, tantôt lui chercher les poux, tantôt lui gratter le dos parce qu'il aurait pu attraper la gale, lui coudre de nouvelles bottes et rapiécer les vieilles,

ravauder son gilet de peau lainée. À dire aussi qu'il n'avait pas envie de ramasser du fumier pour faire les briquettes à feu et que Serafim n'avait qu'à lui en donner, prises sur ses provisions pour l'hiver. Et Serafim filait doux, il le regardait avec ses yeux de revenant – qui donc avait déjà vu des hommes aux yeux verts? S'ils ne sont pas noirs, qu'ils soient au moins bleus, comme ceux des Russes véritables –, il le regardait s'étirer, bâiller, se gratter comme un vrai *djiguite*¹, alors qu'il n'avait même pas de duvet sous le nez.

– Dis-moi encore, Serafim, dis-moi encore où tu es allé.

Et Serafim racontait les villes de pierre où il avait étudié : c'était un pays d'Allemands qui étaient partis en guerre contre les Russes et qui tuaient maintenant aussi ceux d'Orhon Aoul, sans distinction. La ville s'appelait Vienne, et Serafim y avait appris à construire des routes, non pas des sentiers qui se font tout seuls, mais d'autres sortes de routes, en pierre, sur lesquelles les chevaux doivent être ferrés, c'est-à-dire avoir des morceaux de fer fixés aux sabots par des clous. Alik s'étonnait de toutes ces choses extraordinaires que devaient faire les hommes dans les régions où il n'y avait pas suffisamment d'herbe et de steppe. Serafim avait étudié, mais cela ne lui avait guère servi parce qu'on l'avait envoyé se battre contre les Russes, et, comme soldat, il n'était pas terrible, alors les perfides Russes l'avaient fait prisonnier et mis dans des enclos, on appelait ça des *camp*s. (Maintenant Alik savait ce que c'était, il est vrai qu'ici ce n'étaient pas des hommes qui étaient prisonniers, mais des femmes, toujours du genre allemand, il ne comprenait goutte aux cris des chefs de brigade, il ne les voyait pas, mais les entendait et ça lui suffisait.) Ils avaient gardé Serafim comme ça, jusqu'au moment où il s'avéra qu'il savait dessiner les routes telles que les voyait l'oiseau en vol sur du papier ou des peaux grattées, et, alors, ils le sortirent du camp et l'envoyèrent, avec d'autres Russes, faire une route qui coupe les montagnes en direction de l'eau chaude, l'eau chaude et salée du sud. Certes, Serafim enjolivait un peu, on ne pouvait pas tout croire, mais il aimait l'écouter, de toute façon, c'était plus intéressant que les discours d'Efrem Ivanytch ou les mélopées des temps anciens de l'Illustre Genghis le

1. Cavalier voltigeur aguerri, mongol ou cosaque, connu pour son adresse.

Grand. Dans ces chants-là, tous les événements se ressemblaient, tantôt ils montaient sur leurs chevaux, tantôt ils tuaient d'une flèche l'oiseau ou le renard roux, ou alors ils dormaient en selle et rêvaient qu'ils chevauchaient, qu'ils tuaient d'une flèche l'oiseau ou le renard roux, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on s'endorme malgré soi.

Au moins Serafim lui apprenait que l'esprit humain est capable d'inventer tant de choses qu'on ne peut plus démêler le vrai du faux, c'est pourquoi on pouvait tranquillement croire les vérités sur les choses du ciel et leurs ombres sur terre, ou sur la mémoire qui est la force empêchant le monde de s'éparpiller et d'être réduit en poussière. Serafim ne lui avait pas parlé du baron von Ungern ni de quelque refuge en Mongolie, mais du voyage vers les montagnes les plus hautes du monde, du « toit du monde », où l'air, les humains et les animaux étaient si rares qu'on pouvait se croire plus au ciel que sur terre. Mais il était bien sur terre parce qu'il souffrait du froid, qu'il avait le vertige, qu'il avait toujours faim, qu'il ne pouvait même pas boire l'eau des mares figées car elle était si glacée qu'elle vous engourdissait les lèvres et la langue. Et devant lui passaient, de temps en temps, des fantômes orange, des moines aux crânes rasés qui avançaient à la vitesse du vent, en frôlant à peine les moraines de leurs pieds nus. C'étaient les « moines coureurs » qui portaient les messages d'un monastère à l'autre aussi rapidement qu'un pigeon voyageur. Là-haut, les pigeons ne pouvaient pas voler parce que l'air n'aurait pas pu les porter, en revanche, les « coureurs » concentraient leur esprit tant et si bien qu'ils devenaient très légers et glissaient à la surface de la terre comme de la buée – Serafim disait qu'il avait vu de ses propres yeux des hommes s'enfoncer dans des amas de neige parmi les glaciers et tout fondait autour d'eux sans qu'ils fassent autre chose que de concentrer leur pensée. Il arrivait même que l'on voie l'herbe germer.

Ça, Alik n'arrivait pas à le croire et il faisait la grimace.

– Laisse tomber, Serafim, ça c'est un trop gros bobard, raconte-moi plutôt comment sont les maisons des Russes posées les unes par-dessus les autres et comment la lumière vient en pleine nuit.

Serafim ne se fâchait pas, il lui parlait aussi des chariots sans chevaux et du téléphone, cette ruse qui permet de se faire entendre à travers des fils et des câbles, il racontait tellement de choses impossibles qu'au bout de trois hivers Alik avait réalisé qu'il existait une autre manifestation de *sheitan* – *le diable*, celle du « mensonge qui a l'air d'une vérité ». Et le serviteur de ce diable, c'était Serafim, qui s'était mis en tête de se saisir de lui en lui farcissant le crâne de tant de bêtises qu'au moment où il irait à la guerre, comme tous les autres gars d'Orhon Aoul, il ne pourrait s'empêcher de penser à Serafim, de se rappeler ce qu'il disait et de chercher tout autour de lui des preuves que le boiteux n'avait pas dit n'importe quoi. Ainsi il le maintiendrait lié à lui par un arcane invisible, il le forcerait à se souvenir chaque jour de sa hutte, de sa façon de le regarder comme un revenant, il prolongerait sa vie de diable solitaire.

Alik avait compris que Serafim mettait tout son espoir en lui, parce qu'il n'avait personne d'autre, il n'avait pas de famille, pas de descendants, rien qu'un chien bigarré et quelques juments maigrichonnes parce qu'il ne les faisait pas sortir dans les gras pâturages du printemps à l'automne comme tout le monde. Il nourrissait peut-être la pensée secrète de quitter Orhon Aoul, comme il y était venu. Et Efrem Ivanytch avait peut-être deviné ses pensées, il passait devant sa porte en l'appelant par son nom pour voir s'il était toujours là. Avant que le père d'Alik l'emmène à Koulga, Serafim lui avait farci le crâne de l'extravagance et de l'étendue du monde. Il est vrai que ça lui avait quand même servi. Il s'en était rendu compte aussitôt qu'il avait revêtu l'uniforme militaire. Ça lui avait facilité la vie, lui avait permis de rester sain et sauf après avoir fait ses classes et de ne pas crever comme les deux garçons bouriates arrivés tout droit de leurs lointains lieux sauvages, qui ne comprenaient pas un mot de russe. C'est ce qui avait causé leur perte : le sergent avait crié – *couchés* – et eux étaient restés debout, les yeux écarquillés à regarder exploser les grenades à main, des vraies cette fois, pas des modèles d'exercice. Lui avait compris ce qu'on avait crié, et il s'était jeté dans un trou plein d'orties, il en avait eu le visage enflé comme ceux des noyés, mais il était resté en vie. Il le devait à Serafim qui lui avait souvent dit :

– Mon petit gars, à l’armée ne t’avise pas de raisonner. À l’armée tu fais exactement ce qu’on te dit et puis tu te glisses comme une fourmi sous une pierre, pour ne pas être vu. Si tu es vu, c’est que tu es sorti du rang. Et qui est sorti du rang va droit à la tombe.

Une fois arrivé au « dispositif », c’est-à-dire au Dal’stroï, rassuré sur le fait que sa vie dans l’armée serait à l’abri des dangers de la guerre – la guerre contre les Japonais, en Orient, était achevée elle aussi – il n’eut plus d’autre souci que de ne pas perdre la boule. Donc, de rester tranquille, comme le ver à soie dans son cocon, et de ne pas se transformer en papillon avant l’heure. Il serait papillon à sa guise quand il retournerait à Orhon Aoul, ou, s’il avait de la chance, en parcourant ces grandes villes de pierre avec des maisons posées les unes sur les autres et où l’eau arrive par des canons de fusil chaque fois qu’on a soif. Il avait vu ça au centre d’instruction et il avait aimé jouer à faire couler l’eau et à tout éclabousser. Jusqu’au jour où il s’était fait prendre par l’adjudant Barvikha, une vraie bête sauvage, on aurait dit le frère d’Efrem Ivanytch, qui l’avait mis aux arrêts deux jours et deux nuits. Sans eau. Il n’en souffrit pas autant qu’il aurait dû, comme l’espérait l’adjudant Barvikha, parce qu’il avait l’expérience de la soif, quand il menait les chevaux dans la steppe, et il n’en souffrit pas, car pendant toutes ces heures d’obscurité il pensa à Serafim et à ce qu’il disait sur la capacité humaine à endurer bien des choses avec indifférence, s’il parvenait à concentrer ses pensées et son regard sur un seul point. Dans la steppe, il lui était déjà arrivé de passer une demi-journée, parfois plus, en un clin d’œil, en regardant fixement « quelque chose qui n’existait pas » au-dessus de lui. Il voyait peut-être même, là-haut, le monde qui posait son ombre sur la terre, mais il était trop jeune et trop bête pour s’en rendre compte. Il ne se rendait compte du temps écoulé que lorsque la faim l’aiguillonnait. Il voyait alors que le soleil était passé de l’autre côté de la steppe, que le *taboun* s’était éparpillé et qu’il avait fait un bond, des premières heures du jour jusqu’au dîner, sans rien sentir et surtout avec indifférence. Dans la cellule d’arrêt il avait fait de même, et il avait peut-être réussi à sauter une journée entière, peut-être plus, un jour et une nuit, avec indifférence – Serafim l’avait averti qu’il ne fallait pas jouer avec

cette aptitude à « sauter » le cours du temps. Pour s'en servir il fallait toute une science que lui, Serafim, ne maîtrisait pas entièrement, mais Alik avait tout de même pigé un peu, assez pour passer, sain et sauf, par des jours, des nuits, parfois des semaines, où il n'avait d'autre choix que celui de subir le temps qui passe. Serafim lui avait raconté que là-bas, sur le toit du monde, les moines aux têtes rasées, si maigres qu'on se demandait comment le vent ne les faisait pas ployer comme des brins d'herbe, pouvaient rester dans un coin du monastère à écouter tinter les clochettes du toit et tourner les moulins à prières. Ils pouvaient rester là, pendant des semaines, recroquevillés, immobiles, sans eau, sans nourriture, presque sans air. Ils disaient être « en voyage ». Et quand ils revenaient, pour leur corps c'était comme si tout s'était passé en un clin d'œil, pas plus, alors que pour n'importe qui d'autre, même pour les montagnes enneigées qui se fichent du cours du temps, il était passé un jour, une semaine, peut-être même un mois.

– Ce détachement s'appelle le *zen*, lui avait dit Serafim, mais Alik se moquait de savoir comment ça s'appelait. Il avait peut-être découvert tout seul, sans s'en rendre compte, sans l'aide de Serafim, cette capacité de voir s'écouler le temps sans souffrir, depuis l'époque où, couché dans l'herbe fleurant bon l'absinthe, il regardait les éperviers des steppes tourner dans le ciel. Serafim l'avait aidé à transformer ces éperviers qui bougeaient lentement, comme des étoiles noires au firmament, en quelque chose de figé, qui se trouvait peut-être là pour jeter son ombre sur la terre, peut-être même sur lui, mais *lui, celui qui était vrai au ciel*, regardait la terre pareillement, immobile, tout comme lui, couché dans l'herbe, regardait le ciel.

Pendant qu'il faisait ses classes, l'enseignement de Serafim l'avait aidé à « sauter » les jours de punition infligés par l'adjudant Barvikha. Il ne pouvait pas lui servir par ailleurs, parce que les journées d'instruction étaient si remplies d'événements et si fatigantes que, la nuit, il dormait d'un sommeil de plomb, le dispensant de vouloir faire passer le temps plus vite.

Arrivé sous le commandement d'Arkhipov, quand il fut persuadé qu'il passerait trois ans dans la forêt, que ça lui plaise ou non, il s'était dit que l'enseignement de Serafim pourrait

l'aider. D'une certaine façon, il n'y avait pas grand-chose à faire : il partait le matin, il montait la garde au même endroit, il n'avait pas de soucis, les bonnes femmes ne pensaient pas à prendre le large dans la taïga. Si dure que fût la vie dans le camp, elle valait quand même quelque chose, si elles avaient pris le chemin des bois, elles l'auraient perdue plus vite qu'on ne pouvait l'imaginer. Le seul tracas, c'était encore celui des soldats qui auraient passé un bon bout de temps à chercher le cadavre rongé par les souris de la forêt, les êtres les plus effrontés qu'il ait jamais vus jusqu'alors, à le trouver, à le ramener au *sanitpunkt*, où il serait passé au comptage du lendemain matin, placé en bout de rang pour que le décompte tombe juste, comme le voulait le règlement : « Les morts sont déduits des effectifs et inscrits au passif à la suite du décompte du matin. »

Après trois semaines de garde au poste n° 9, il avait commencé à se lasser des branches de cèdre dont l'odeur de résine vous montait à la tête et de compter les arbres à portée de vue ; il savait combien il y avait de fourmières de fourmis rouges dans la clairière, il reconnaissait les insectes à leur bourdonnement, il avait tué des quantités de moustiques, il en avait la paume des mains noircie, il n'avait découvert ni lézards ocellés ni lézards verts, aucun animal rampant, donc il ne trouverait pas non plus de hérissons, l'herbe était différente de celle de la steppe, courte et avec un drôle de goût, de pourriture. Il s'ennuyait tellement qu'il avait peur de perdre ses étrières, comme l'en avait averti Serafim. Ainsi qu'il le lui avait promis, il pensait parfois à lui, se l'imaginait traînant clopin-clopant autour de sa hutte, poussant ses juments pie à changer d'endroit dans l'enclos. Par faim ou par paresse, les juments de Serafim restaient à longueur de journée collées les unes aux autres, et attendaient que Serafim les bouscule pour changer de place. Il ne les aurait pas aiguillonnées pour se déplacer si l'herbe sous elles n'avait été déchiquetée et, qu'en la mouillant, elles n'aient brûlé la terre. Et Serafim ne pouvait pas se permettre de sortir dans la vaste steppe, à cause de sa jambe et d'Efrem Ivanytch, l'œil du Pouvoir à Orhon Aoul. S'il était allé aux pâturages, Efrem Ivanytch aurait lancé à sa recherche une escouade de vieux pour le ramener, et qui sait ce qui aurait pu se passer par excès de zèle, les croulants

auraient pu le ramener en travers de leur cheval, criblé de plomb. Serafim lui avait expliqué une fois que, dans tout aoul, il fallait qu'il y ait quelqu'un que les gens détestent, même sans raison valable.

– Ce ne sont pas les raisons qui manquent aux hommes pour haïr quelqu'un. La haine fait partie de l'homme, et si elle n'est pas déchargée à temps, elle s'accumule comme les nuages d'orage au-dessus de la steppe. S'il pleut souvent, il pleut moins à la fois et toute la nature s'en réjouit, les bêtes, l'herbe et les hommes. Mais s'il arrive que se rassemblent de gros rouleaux noirs, une *tempête*, comme disent les Bouriates, alors le déluge se déchaîne. Efrem Ivanytch, comme qui dirait, est une pluie quotidienne. Si je partais dans la steppe, il y aurait trop d'irritation contre moi et qui sait ce qui pourrait advenir.

– Mais qu'a-t-il donc contre toi, Efrem Ivanytch?

– Efrem Ivanytch n'a rien contre moi. Rien du tout. Au contraire, je dirais qu'il m'est en quelque sorte reconnaissant. Si je n'étais pas là, qui donc serait regardé de travers par les vieux birbes d'Orhon Aoul, sinon Efrem Ivanytch lui-même? Voilà comment ça se passe : Efrem Ivanytch leur dit d'ouvrir l'œil et le bon, de veiller à ce qu'il ne se passe rien à cause de ce métèque de Serafim, et les croulants s'empressent de me guetter, ils se baladent partout avec leurs fusils pour que rien ne bouge à Orhon Aoul sans qu'ils le sachent, on est en guerre tout de même, comme du temps d'Ermak¹, quand les Russes sont venus prendre possession de la Sibérie. Efrem Ivanytch est écouté, vois-tu, personne ne bronche et il peut envoyer les gars à la guerre quand le moment vient. Et les gars s'en vont, accompagnés de cris joyeux par toute sa troupe de vieux qui se croit vaillante et plus valeureuse que celle du khan Ogotai². C'est comme ça qu'ils t'emmèneront, toi aussi, pour que la guerre t'avale et, eux, ils resteront ici, chefs des femmes, des chevaux et des troupeaux. Et sur tout ce petit monde veillera Efrem Ivanytch qui, vois-tu, m'apporte en secret un petit sac

1. Ermak (ou Iermak Timofeïevitch) : chef cosaque qui explora la Sibérie au milieu du XVI^e siècle et permit le début de la colonisation par les Russes. Considéré comme un héros national russe.

2. Khan Ogotai (1186-1241) : troisième fils de Genghis Khan et deuxième Grand Khan de Mongolie.

de gruau, une poignée de sel ou des allumettes, chose importante en temps de guerre. Du sucre, il n'en a pas, ou il le garde pour lui.

Alik savait qu'il en était ainsi dans les grandes lignes. Quand Efrem Ivanytch était parti à Koulga prendre les ordres ou pour ses petites affaires, les vieillards de la garde civile, les miliciens comme on disait, restaient tapis autour de la hutte, observant avec une préoccupation évidente tous les mouvements de Serafim. Il avait failli, plusieurs fois, se prendre une raclée en voulant s'approcher de la hutte. Pendant qu'Efrem Ivanytch était absent il n'y avait pas moyen de rendre visite à Serafim, c'était la règle.

Tout cet ennui s'était envolé en une fraction de seconde lorsqu'il avait vu la femme dénudant ses jambes, elle était jeune, peut-être plus jeune que lui, et avait des jambes droites et blanches. Il n'avait jamais rien vu de semblable à Orhon Aoul, toutes les femmes gardaient farouchement cachées toutes les parties de leur corps, tout était dissimulé dans les tuniques, les pantalons, la chemise noire à petites boules vertes de malachite, apportées à grand-peine de Iakoutie par les chercheurs d'or ou de diamants qui osaient descendre jusque dans la vallée de l'Orhon pour se procurer des chevaux, des fourrures, en échange de tamisage du sable aurifère, de viande séchée au vent et de tabac. Alik n'avait jamais vu de jambes de femme, ni à Orhon Aoul ni ailleurs. Il avait vu des jambes de fillettes qui se baignaient dans la rivière ou sautaient sur un cheval au trot, comme n'importe quel garçon, il les avait vues : elles étaient fluettes et arquées. Jusqu'au moment où il avait aperçu ces jambes blanches et droites dans le taillis, il avait cru que toutes les femmes avaient les jambes torsées et noiraudes. Or, par inadvertance ou exprès, celles-ci brillaient dans le taillis, elles brillaient comme un miroir tourné vers le soleil. Qui lui sembla aveuglant. Si puissant que pendant un moment il ne vit plus rien, ni dans la forêt, ni dans le ciel, ni même son arme, appuyée contre un arbre. Cela pouvait être la tentation dont lui avait parlé Serafim. Même s'il en était ainsi, il s'en fichait.

Maintenant, en attendant que la lumière vienne, enfermée dans la fosse d'arrêt qui n'avait jamais été utilisée avant lui, il regrettait de ne pas avoir demandé à Serafim de lui dévoiler

comment on pouvait faire le contraire du « saut dans le temps ». Lui avoir appris comment étirer chaque instant afin de pouvoir vivre des années entières en une seule nuit. Cela lui aurait été utile maintenant que l'aube arrivait en vitesse et, au petit jour, il savait – le lieutenant Arkhipov le lui avait dit clairement, et la femme la plus impitoyable qu'il ait jamais rencontrée, Mariam Bek, la *natchal'nitsa* du camp, le lui avait dit aussi – qu'il serait fusillé derrière la baraque de l'Administration, en présence du peloton des gardes. « Pour l'exemple », avait dit fermement et clairement Mariam Bek, et la cicatrice qui barrait son visage avait tellement blanchi qu'on aurait pu la croire faite exprès de cire, juste pour chasser toute trace de bonté féminine.

Il aurait peut-être réussi à comprendre ce qui lui était arrivé à partir de l'instant où il avait vu la femme de la forêt soulever ses jupes juste devant ses yeux inexpérimentés, il aurait peut-être compris ce qui s'était produit en lui si Serafim avait eu le temps de lui apprendre comment « repousser » les limites de l'instant, et pas seulement comment en franchir les bornes. Il ne lui restait que peu de temps avant le moment où la porte de bois frais, plein de résine, de la cellule d'arrêt faite de ses propres mains s'ouvrirait, et où il serait sorti, sans ceinturon, sans baïonnette, sans bottes, sans arme, précisément toutes choses qu'il avait gardées avec le plus grand soin.

La décision avait été prise en un instant, quand le lieutenant Arkhipov était entré, furieux, dans la chambrée. Il était aussi jeune que lui, ou tout du moins en avait-il l'air, parce qu'il était tellement blond qu'on ne pouvait même pas voir les poils de sa barbe, il était furieux et accompagné de Mariam Bek. En fait, elle n'avait pas franchi le seuil de la chambrée, peut-être aussi parce que la pièce puait effroyablement à cause des bandes molletières accrochées au bord de la fenêtre, pour les aérer. Les bottes puaien aussi, l'eau était distribuée au compte-gouttes au Dal'stroï, on la faisait venir dans un tonneau monté sur roues de la petite rivière stagnante qui sortait de terre et y rentrait imperceptiblement.

Le lieutenant Arkhipov avait fait deux pas à l'intérieur de la baraque et était devenu rouge comme le jabot d'un coq de bruyère. Alik en avait vu un dans la forêt, il pendait, la tête en bas, les griffes accrochées à une branche, et gargouillait

une espèce de chant, il n'avait encore jamais vu un tel oiseau et n'en verrait plus désormais. Tulugdaï, un petit soldat de chez les Kirghizes, lui avait expliqué que cet oiseau, ce coq de bruyère, est sourd et aveugle quand il est suspendu et qu'il chante. On peut l'attraper à mains nues, si c'est possible, sinon on le descend au fusil ou à coups de pierre quand on n'a pas de fusil. Il est sourd et aveugle parce qu'il est « à la période des amours », avait dit Tulugdaï et il avait ricané d'une façon particulière qui avait fait rougir Alik. « L'homme aussi est sourd et aveugle quand il est dans la période des amours », avait continué Tulugdaï, puis il s'était tourné dans l'autre sens et s'était endormi aussitôt. Tulugdaï ne savait pas « sauter » le temps et c'est pourquoi il dormait tout le temps. Apparemment ça l'aidait.

On aurait dit un fait exprès. Après avoir vu pour la première fois le coq de bruyère chanter, il avait rencontré la femme aux jambes blanches. Il avait rêvé ou s'était imaginé plusieurs fois son geste, comme s'il avait fendu de ses mains une nappe d'eau. Après, il était devenu sourd et aveugle sans s'en rendre compte. C'est ainsi, sourd et aveugle, qu'Alik connut la femme pour la première fois de sa vie. Et il restait sourd et aveugle, malgré lui, quand il sortait le soir en marchant comme les chasseurs d'Orhon Aoul, d'abord sur le talon, puis lançant vivement le pied aussitôt, c'est la seule façon de marcher sans être entendu, et même si quelqu'un l'avait entendu il savait quoi dire – j'ai mal au ventre, je ne peux pas me retenir –, il sortait de la baraque et, exactement cinq pas après, on lui saisissait la main et on le tirait, avec rage semblait-il, mais ce n'était pas de la rage, plutôt une sorte de désespoir qu'il ne comprenait pas; il était tiré et poussé dans un recoin où ça sentait la sueur. Il était ivre sans avoir bu une seule goutte, ni de vodka ni de *koumys*¹. Les femmes avaient la même odeur que les juments qu'il avait montées à cru quand il pourchassait le troupeau de chevaux parce qu'il s'ennuyait ou qu'il était de mauvaise humeur. À l'époque les journées passaient en un clin d'œil et, le soir, il devait rassembler les chevaux entre les piquets. Alors, il sentait la sueur couler le long de ses cuisses et se mêler à celle de la jument qui tremblait sous la

1. Lait de jument fermenté, boisson qui peut titrer 3 degrés d'alcool.

pression de ses genoux puissants. Au début il avait cru que cette femme aux jambes blanches était *sheitan* en personne, sous sa troisième manifestation. Il l'avait cru quand, sans raisonner, il avait agi exactement comme elle le lui avait fait comprendre. C'est-à-dire sortir la nuit de la baraque et se laisser faire à sa façon – elle était avide et pressée. Mais ce n'était pas *sheitan*, ce n'était pas la troisième manifestation du diable. Ce n'était qu'une femme, une de celles qui n'avaient pas de visage, qu'ils gardaient, mais sans les voir, et, surtout, il ne savait pas si c'était vraiment celle qu'il avait aperçue dans son éblouissement d'un instant dans la forêt. Ce n'était sans doute pas elle, mais l'une d'entre elles, ou bien ce n'était qu'une vision. Il en avait eu beaucoup au cours de sa vie.

À partir de cette nuit-là et jusqu'au moment où le lieutenant Arkhipov, accompagné de Mariam Bek, avait surgi dans la baraque, il n'avait plus eu peur. Peut-être que s'il en avait gardé au moins une trace, il aurait reconnu la peur et il n'en serait pas venu à craindre la seule chose dont Serafim ne lui avait pas dit un seul mot, *la mort*. Il n'y était pas préparé, comme tous les garçons qui avaient quitté Orhon Aoul pour mourir sans rien en savoir. Mais eux, au moins, ignoraient qu'ils allaient mourir. Personne ne le leur avait dit, ni Efrem Ivanytch, ni le commissaire de Koulga, ni un conseiller secret comme Serafim. Ils étaient partis ignorants et étaient morts de la même façon. Mais lui, le lieutenant Arkhipov le lui avait dit, le visage tout rouge sans être ivre ou même un peu gris :

– Soldat Berkoutov, demain, à l'aube, tu seras fusillé devant tout le peloton. Je devrais te tirer dessus tout de suite, sur place, pour avoir enfreint les consignes, mais il faut que je donne une leçon. Ici, c'est l'armée, pas un bordel.

Alik n'avait pas saisi ou pas compris ce que voulait dire le lieutenant avec ce mot, « bordel », ce n'était sûrement pas un mot russe, parce que personne n'avait réagi quand il l'avait prononcé et il regrettait de ne pas avoir dit au lieutenant de le tuer tout de suite. À ce moment-là, il n'avait pas peur. C'est en regardant Mariam Bek qu'il commença à avoir peur, mais une peur différente de celle qu'il avait connue avant d'être séduit par *sheitan*, sous sa troisième manifestation. La peur, dont il s'était délivré quand il avait aperçu l'éclair de sel blanc des jambes à travers le taillis, ressemblait à d'autres peurs. Il avait

eu peur d'Arkhipov, comme d'Efrem Ivanytch, de l'adjutant Barvikha, il avait eu peur de son père quand il l'avait roué de coups parce qu'il s'était endormi sur le bord de l'Orhon en laissant les chevaux s'égarer, il avait eu peur de tomber malade ou d'oublier toutes sortes de choses : comment répondre aux questions, comment nettoyer le fusil, comment tenir réglementairement sa gamelle et sa baïonnette, il avait eu peur de diverses guignes et aventures, du mauvais sort et de folies qui l'auraient livré à ses juges, l'adjutant Barvikha ou le sergent Ivanov. Il avait été délivré de ces peurs, mais en regardant Mariam Bek il fut saisi d'une peur différente, une sorte d'épouvante, l'épouvante de ce qui allait arriver bientôt, à la pointe du jour. Les paroles d'Arkhipov ne l'avaient pas effrayé par leur ton, Arkhipov, il le connaissait bien, c'était son chef, ils étaient du même âge, sauf qu'Arkhipov se comportait en véritable chef, et lui, Alik Berkoutov, s'en remettait entièrement à lui, comme s'il avait été son père, sa mère et son grand-père. Arkhipov pouvait dire des tas de choses, mais rien de ce qu'il disait ou faisait n'était aussi terrible, ne pouvait être aussi effroyable pour susciter en lui une épouvante telle qu'il l'avait ressentie en croisant le regard de Mariam Bek. C'était exactement l'épouvante qui saisit le campagnol quand il rencontre le serpent. Il regarde le serpent et est paralysé, se laisse avaler lentement, lentement dans la gorge râpeuse et humide. Une seule fois, il avait vu de près le serpent avaler le campagnol et il était si près que ses narines avaient frissonné d'une odeur lui hérissant les poils des mains et de la nuque. C'était l'odeur de l'épouvante de la mort qui venait de la souris encore vivante, chaude, qui lentement, lentement s'enfonçait dans la gorge du serpent. En croisant le regard vitreux de Mariam Bek, Alik avait été paralysé et avait senti cette même odeur lui monter aux narines.

Voici la deuxième question qu'il aurait dû poser à Serafim – savoir si cette épouvante indicible dont il avait senti l'odeur, juste un instant, quand il s'était trouvé près du serpent, vient de l'intérieur de l'être ou vient du dehors, portée par la mort elle-même ?

D'ici le matin, il restait trop peu de temps pour qu'il trouvât seul la réponse et, de toute façon, l'homme s'habitue à n'importe quelle odeur en pas plus de cinq minutes, si bien qu'il

ne pouvait pas réaliser si dans la cellule d'arrêt ça sentait encore l'épouvante.

Une pensée incongrue lui vint à l'esprit et bien qu'il fût engourdi, raide comme un bout de bois, il rit sous cape.